52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 35 29 AOUT 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète . . . . 18 fr. Edition partielle. . . . . 12 fr.	ETRANGER	Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues ». — I. Aperçu général du roman anglais au XIXe siècle, selon André Maurois, 545. — II. Kipling, sa vie, son œuvre, ses idées, 546. — III. Wells, ses doctrines, 547. — IV. Chesterton; les réfutations qu'il oppose à Wells, à Shaw, à Kipling, 550. — V. Shaw, ses origines, ses théories — Le Surhomme selon Shaw, 553. — VI. Giles Lytton Strachey ; sa réforme de la méthode historique, 556. — VII. Conrad, un Polonais qui devient un grand romancier anglais. — Le romancier des marins, 558. — VIII. Katherine Mansfield, 558. — IX. David-Herbert Lawrence, un primitif volontaire, le retour à la barbarie, 559. — X. Aldous Huxley, le positivisme encyclopédique, 560.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Compte rendu bibliographique : *Compte rendu officiel du IXe Congrès eucharistique national,* 560.

PRÉDICATION

Pour la fête du Saint Nom de Marie. — La célébrité du nom de Marie, 465.

Pour l'Exaltation de la Sainte Croix. — I. La gloire de la Croix, 466. — II. L'histoire de la dévotion à la Sainte Croix 468.

Pour la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs — L'efficacité du recours à Marie, 470.

Sujets de circonstances. — Remerciements à une paroisse après les funérailles de son curé, 471. — *Pour la rentrée des classes :* I. L'Eglise maîtresse d'école, 473. — II. Piété, travail, discipline, 475.

Les personnages évangéliques. — XXXII. S. Jean à la Cène, 477. — XXXIII. S. Jean pendant la Passion, 478.

AVIS DE TRAITES

Un certain nombre d'abonnés n'ont pas encore réglé leur abonnement pour l'année en cours. A tous nous avons adressé une lettre de réclamation, à laquelle était jointe une formule de mandat-chèque. Ceux qui n'ont pas répondu préfèrent sans doute payer par traite postale. Celle-ci leur sera présentée à partir du 10 octobre, augmentée des frais de recouvrement. Que ceux qui veulent s'éviter ces frais très élevés se hâtent donc de nous payer ces jours-ci. Nous déposerons les traites à la poste après le 5 octobre.

Cet avis concerne aussi ceux qui nous doivent des factures pour commandes de librairie, années, Nos et Tables Générales.

PETIT COURRIER

Q. — On m'a demandé d'introniser le Sacré-Cœur dans une famille ; je n'ai pas pu le faire, parce que je n'ai pu trouver, dans les livres que je possède, le cérémonial et les prières *ad hoc.* Je vous serais donc reconnaissant de me donner l'adresse où je pourrai me procurer ce que je désire.

R. — Afin d'éviter pareil embarras à d'autres confrères, nous allons reproduire ce que dit Beringer, édition 1925, t. I, p. 356 : « Au jour fixé, les parents, les enfants, les amis et les invités se réunissent dans le salon ou dans un lieu plus convenable encore, s'il en est un. A la place d'honneur est une image ou une statue du Sacré-Cœur, ornée de lumières et de fleurs ; le prêtre (en surplis et avec l'étole) bénit cette image ou statue *(Rituale Romanum,* tit. VIII, c. 25) ; il dit quelques mots pour expliquer la signification de cette consécration. Il récite la formule de consécration (cidessous). Alors le père ou la mère place l'image ou statue au lieu qui lui est destiné ; et, après quelques prières, le prêtre termine en donnant sa bénédiction. » Tel est le cérémonial à suivre pour gagner les indulgences.

Voici la formule de consécration, indulgenciée par Pie X le 19 mai 1908 (cf. *Ami* 1908, p. 745-46) :

Cœur Sacré de Jésus, vous qui avez manifesté à la bienheureuse Marguerite-Marie le désir de régner sur

les familles chrétiennes, nous venons aujourd'hui proclamer votre royauté la plus absolue sur la nôtre. Nous voulons vivre désormais de votre vie, nous voulons faire fleurir dans notre sein les vertus auxquelles vous avez promis la paix dès ici-bas, nous voulons bannir loin de nous l'esprit mondain que vous avez maudit.

Vous régnerez sur nos intelligences par la simplicité de notre foi, vous régnerez sur nos cœurs par l'amour sans réserve dont ils brûleront pour vous et dont nous entretiendrons la flamme par la réception fréquente de votre divine Eucharistie.

Daignez, ô divin Cœur, présider nos réunions, bénir nos entreprises spirituelles et temporelles, écarter nos soucis, sanctifier nos joies, soulager nos peines. Si jamais l'un ou l'autre d'entre nous avait le malheur de vous affliger, rappelez-lui, ô Cœur de Jésus, que vous êtes bon et miséricordieux pour le pécheur pénitent. Et quand sonnera l'heure de la séparation, quand la mort viendra jeter le deuil au milieu de nous, nous serons tous, et ceux qui partent et ceux qui restent, soumis à vos décrets éternels. Nous nous consolerons par la pensée qu'un jour viendra où toute la famille, réunie au ciel, pourra chanter à jamais vos gloires et vos bienfaits.

Daigne le Cœur Immaculé de Marie, daigne le glorieux patriarche S. Joseph vous présenter cette consécration et nous la rappeler tous les jours de notre vie ! — Vive le Cœur de Jésus, notre Roi et notre Père !

Vous ferez bien d'inviter cette pieuse famille à s'abonner à la revue *Règne social du Sacré-Cœur de Jésus dans les familles chrétiennes*, organe de l'Œuvre de l'Intronisation (mensuelle ; 5, 8 ou 10 f. par an suivant la fortune), publiée par le Secrétariat international, 35, rue de Picpus, Paris 12e.

Q. — Quelles revues traitent spécialement des questions de droit canonique ?

R. — Nous n'en connaissons pas en France, le *Canoniste Contemporain* (de Mgr Boudinhon, puis de l'abbé Villien ; chez Lethielleux) ayant cessé de paraître fin 1926. — Chez Dessain, à Malines, vous avez *Periodica de re canonica et morali*, du P. Vermeersch, 30 f. par an pour la France et la Belgique ; et la *Revue des Communautés religieuses*, du P. Creusen, bimestrielle, 10 f. par an. — A Rome : *Il Monitore ecclesiastico* (en italien), mensuel, 20 lires par an pour l'Etranger, librairie Desclée, piazza Grazioli ; *Apollinaris* (en latin), publié par les professeurs de l'Apollinaire, 49, piazza S. Apollinare, trimestriel, 50 f. par an ; *Commentarium pro religiosis et missionariis*, publié par les Missionnaires Fils du Cœur Immaculé de Marie, bimestriel, 131, via Giulia (sans indication de prix).

Jos. CHAUVIN. — **Une année d'examens particuliers.** 110 p. in-32, 2 f. — **L'union à l'autel.** *La communion spirituelle.* 80 p. in-32, 1 f. 75. — **La Communion méditée au pied du Saint-Sacrement.** Un vol. in-18 de 758 p., broché 13 f., relié 16 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.

I. — Après une quinzaine de pages sur la nature, la méthode, etc., de l'examen particulier, M Ch. consacre le reste du volume à suggérer des sujets d'examens. Par ex on s'examinera en janvier sur la pauvreté ; une série de 7 questions est posée pour les quatre semaines dont se compose le mois ; elles portent, pendant la 1re semaine sur la nature de la pauvreté, pendant la 2e sur l'estime pour cette vertu, pendant la 3e sur sa pratique, pendant la 4e sur l'esprit de pauvreté. Il n'est pas douteux que ce petit manuel peut guider utilement bien des fidèles pour une pratique fructueuse de l'examen particulier.

II. — Partant de ce fait qu'à toute heure du jour et de la nuit le saint sacrifice est offert en un lieu du monde, M. Ch. montre quels avantages l'âme chrétienne peut tirer d'une offrande continuellement renouvelée de soi en union avec la divine Victime et aux mêmes intentions. L'opuscule insiste sur les moyens pratiques de vivre de cette dévotion et va jusqu'à indiquer, dans une sorte d'agenda, une intention particulière pour tous les jours de l'année.

III. — Beaucoup plus volumineux que les deux précédents, ce troisième ouvrage contient 63 méditations représentant chacune une heure passée aux pieds du Saint Sacrement. Le plan est identique pour toutes. Présenté d'abord en termes généraux, le sujet est ensuite distribué en quatre points correspondant aux quatre fins du divin Sacrifice : adoration, action de grâces, propitiation et prière ; ajoutez à cela quelques lignes de préliminaires et quelques lignes de conclusion et vous aurez la physionomie extérieure de toutes ces méditations, comprenant chacune de 10 à 12 pages bien serrées Dans chacun des points, la doctrine est présentée aux réflexions, mais cet exposé est entrecoupé d'élévations du cœur vers Dieu, de retours sur soi même, etc.. qui amorcent les « affections ».

L'ensemble est divisé en 3 parties. La nature de la Communion, expliquée par ses figures anciennes et par les circonstances de son institution, ainsi que les dispositions requises pour bien communier, sont méditées dans la 1re Partie ; la 2e traite des effets de la sainte Communion, et la 3e, de l'obligation de communier, de la fréquente communion, etc.

Ce manuel doctrinal et pieux est appelé à faire le plus grand bien aux âmes nombreuses dont la vie spirituelle est orientée plus spécialement vers le Tabernacle.

Patrouille libre, par Cecily HALLACK ; traduction de Mme G. Legendre. — In-12 de 470 p., 12 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.

C'est de scouts anglais qu'il s'agit dans ce roman. Profitant d'une large indépendance laissée par leurs parents, cinq d'entre eux se sont groupés en une patrouille, et ils vivent ensemble, d'une façon habituelle. Leur physionomie morale se précise peu à peu : au début, ils apparaissent assez frustes dans leur mentalité et leurs manières ; puis, principalement sous l'influence de moines bénédictins habitant une abbaye voisine, une ascension morale s'opère en eux. La Grande Guerre fournira encore à plusieurs d'entre eux l'occasion de tremper davantage leur caractère.

Le lecteur français est quelque peu déconcerté par le décousu du récit, dont les chapitres sont comparables à des vues fragmentaires et différentes d'une même réalité. Les âmes ne se faisant guère connaître qu'en de brèves paroles ou démarches, séparées elles-mêmes les unes des autres par de longs intervalles de temps, on saisit mal leurs progrès. Par les traits de mœurs anglaises qu'il nous fait connaître, ce livre offre toutefois un certain intérêt.

Collection « L'Hirondelle. » — M.-A. HULLET. **Dans la neige, une étoile... ; — Sauvé des flots.** — 2 vol. de 80 p. à 2 f. 50 l'un. — Paris, Peigues.

Ce sont les deux premiers volumes d'une excellente collection qui s'apparente de très près aux « Romans missionnaires » (Editions du Clocher, à Toulouse), qui poursuit le même dessein d'apostolat discret, et qui mérite les mêmes encouragements.

Mme Hullet, qui est une de nos romancières les plus fécondes, s'entend à merveille à bâtir des intrigues captivantes pour les enfants de 9 à 14 ans. Son jeune public dévore ses livres plus qu'il ne les lit. Peu lui importe la relative invraisemblance de certaines situations, l'emploi peut-être abusif du *deus ex machina*. C'est là affaire de savants à lunettes qui ont perdu leur fraîcheur d'âme et qui ne peuvent plus s'émouvoir Eux, les jeunes, ce qu'ils demandent, c'est du pathétique, quelque chose qui fasse vibrer leur âme. Dieu merci, ils sont ici servis !

Le premier de ces récits (qui fut couronné par l'Académie française) les transporte dans ce Far-West canadien, aux mœurs rudes et parfois sauvages, pays de neige et de trappeurs. Ils y verront ces derniers aux

(Voir la suite p. 294).

HOMÉOPATHIE

LES MÉDICAMENTS HOMÉOPATHIQUES ABBÉ CHAUPITRE

sont souvent la dernière ressource
de ceux qui ont tout essayé.

Mais si on suivait ce traitement dès le début de la maladie, que de souffrances et de dépenses on éviterait.

Les trois millions de malades qui ont utilisé les médicaments ABBÉ CHAUPITRE en 1934 constituent une **preuve irréfutable de l'extrême efficacité** de ces formules, jusque là inégalées.

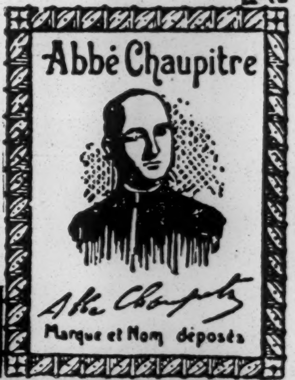
N'attendez donc pas que votre maladie s'aggrave pour venir à nous ; nous vous guéririons probablement quand même puisque les cas les plus chroniques ne résistent pas à l'action douce, en même temps qu'énergique, de ces merveilleuses petites bouteilles, mais ce serait naturellement plus long et par conséquent votre maladie serait plus **douloureuse** et plus **coûteuse.**

Pour 0,30 par jour avec un traitement simple, nous vous proposons la guérison.
Pourquoi ne pas en profiter comme l'ont fait tant d'autres ?

Docnmentez-vous donc.

Sur simple demande de votre part, le Laboratoire ABBÉ CHAUPITRE, 28, rue Vignon, à Paris, ou un de ses nombreux pharmaciens dépositaires en France, vous remettra ou vous adressera gratuitement le « GUIDE PRATIQUE » qui vous permettra d'employer avec efficacité les médicaments ABBÉ CHAUPITRE, et vous donnera des preuves certaines de leur puissance curative.

Laboratoire ABBÉ CHAUPITRE
28 rue Vignon PARIS (9e) MAUPY. Pharmacien.



ABBÉ CHAUPITRE

POUR MM. LES ECCLÉSIASTIQUES ET DIRECTEURS DE PÈLERINAGES

Voici le premier manuel complet, à la fois ITINÉRAIRE SPIRITUEL ET GUIDE PRATIQUE de Lourdes, précieux auxiliaire du Clergé pour aider les âmes à tirer de leur pèlerinage le plus grand profit spirituel.

LOURDES ET BERNADETTE

par GAËTAN BERNOVILLE

honoré d'une préface

DE MGR GERLIER, EVÊQUE DE LOURDES ET DE TARBES

Sur les pas de Bernadette, à travers les hauts lieux où vécut, pria et souffrit la Sainte, ce manuel fait revivre l'histoire et l'enseignement divin de sa vie et de la gloire de Lourdes.

Ce manuel contient également des renseignements pratiques complets sur Lourdes et ses environs tant pour le clergé que pour l'ensemble des pèlerins.

" Vous donnez la clef d'or de ce centre spirituel ", écrit Mgr Gerlier à l'auteur, qui a reçu d'autre part les hautes approbations de nombreux membres de l'Episcopat et notabilités ecclésiastiques.

Un volume de 220 pages, illustré, format de poche sous cartonnage. . . . . 12 fr.

EDITIONS GRASSET -- 61, rue des Sts-Pères -- PARIS

BON - NATUREL - SAIN

BYRRH

PARFAIT TONIQUE

VITRAUX E. BRIERE

92 RUE DU Pt WILSON LEVALLOIS (SEINE)

LE

CAFÉ MARTIN

Dépôts

Paris, Banlieue, Province

Paris / Banlieue } les 250 gr 4 fr. 40

Province { les » 4 fr. 60

Le **"Café Martin"**

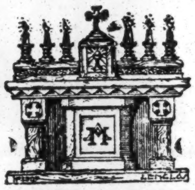
ne comporte qu'une seule qualité et vous êtes certain, en le consommant, d'obtenir le meilleur café au prix le plus juste.

34, RUE JOUBERT, PARIS

MOBILIER D'EGLISE

Fabrique spécialisée fondée en 1875

LENCLOS



PRIX sans comparaison.

BEUVRY (P.-de-C.).

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

LOURDES **Hôtel Villa Saint-Jean, au Pont Vieux, près Grotte, 3, rue du Paradis, et rue de la Grotte.** ***Cuisine soignée.*** **Albert ABADIE.** ***Prix modérés.***

OPPRESSIONS CARDIAQUES

La conséquence la plus redoutable des affections pulmonaires répétées est leur répercussion inévitable sur le rythme cardiaque. Les tissus affaiblis du poumon remplissant mal leur fonction d'épuration du sang, la circulation s'alourdit, le cœur se fatigue et va diminuer progressivement la vigueur de ses contractions.

Les méthodes curatives doivent dès lors poursuivre un double but : renforcer l'action du cœur, mais surtout le soulager en supprimant les causes de sa fatigue.

L'adjuvant nécessaire et certainement le plus précieux est la fumigation antispasmodique au moyen des poudres ou cigarettes ESCOUFLAIRE qui rendent aux poumons leur élasticité et leur fonctionnement normal d'une façon étonnamment rapide.

Les Laboratoires ESCOUFLAIRE, 38, Grande-Rue, à Baisieux (Nord), envoient gratuitement leurs boîtes d'essai. Les poudres et cigarettes ESCOUFLAIRE sont en vente dans toutes les pharmacies.

Ornements d'Eglise - Drapeaux - Bannières - Fanions pour Sociétés

BRONZES — ORFÈVRERIE d'Eglise

Broderies Or, Argent et Soie en tous genres

Toiles. Linons, Dentelles

Catalogues, Dessins, Echantillons sur demande

A. CHAPEAU

Dessinateur-Fabricant

8, Rue Mathelin-Rodier, NANTES

Téléphone : 156 69

Remises aux Communautés, Pensionnats, etc...

EXPORTATION

52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 35 29 AOUT 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues" [1]

SOMMAIRE

I. Aperçu général du roman anglais au XIXe siècle, selon André Maurois. — II. Kipling, sa vie, son œuvre, ses idées. — III. Wells, ses doctrines. — IV. Chesterton ; les réfutations qu'il oppose à Wells, à Shaw, à Kipling. — V. Shaw, ses origines, ses théories. — Le Surhomme selon Shaw. — VI. Giles Lytton Strachey ; sa réforme de la méthode historique. — VII. Conrad, un Polonais qui devient un grand romancier anglais. — Le romancier des marins. — VIII. Katherine Mansfield. — IX. David-Herbert Lawrence, un primitif volontaire, le retour à la barbarie. — X. Aldous Huxley, le positivisme encyclopédique.

I

La *Revue hebdomadaire* a coutume de publier, chaque année, les Conférences faites à la « Société des Conférences » de Paris au cours de l'hiver. Cette année, M. André Maurois a donné une série de dix études fort intéressantes sur les « Romanciers anglais contemporains ». On sait combien il est difficile de se faire une idée exacte de la mentalité, de la situation morale, intellectuelle et religieuse d'une nation, surtout d'une nation étrangère. Il nous arrive parfois, — et cela nous est arrivé justement pour l'Angleterre, — de donner ici-même des résumés ou analyses d'articles de Revues sur des thèmes de cette nature, et de recevoir ensuite des rectifications de certains lecteurs. Il est bien entendu que nos renseignements valent ce que valent les sources que nous indiquons. Nous apportons des appréciations humaines; Dieu seul juge les âmes et sonde les cœurs. Nous n'avons pas la moindre intention de substituer notre jugement au sien. Notre modeste tâche consiste à renseigner sur ce qui s'écrit dans les Revues.

André Maurois, dont nous allons rapporter les appréciations, est un auteur en vue. Il connaît admirablement l'Angleterre, si l'on en juge par le nombre des écrits qu'il lui a déjà consacrés ; il est romancier lui-même; il parle de ce qu'il sait ou paraît savoir mieux que beaucoup d'autres ; il en parle agréablement. Cela suffit pour justifier notre choix, en ce qui le concerne.

Ses dix Conférences sur les romanciers anglais contemporains s'ouvrent par une Introduction générale. Maurois ne veut pas faire un cours de littérature anglaise contemporaine. Il a choisi des auteurs illustres, populaires, armés non seulement d'une langue et d'un style, mais d'une philosophie. Il estime que ce sont les plus représentatifs, ceux qui expriment le mieux sinon l'état réel d'une société, du moins les courants qui la travaillent et les tendances qui fermentent dans son sein.

Il semble que si un certain nombre des romanciers anglais, parmi les plus grands, ne se sont pas contentés de conter des histoires, mais ont eu la prétention de semer des doctrines, cela veut dire que les doctrines en cours ne les satisfaisaient pas entièrement.

« Chez nos voisins, comme chez nous, écrit-il, on pourrait dire que le XIXe siècle a été un siècle d'espérances déçues. Il commence par la révolution industrielle qui fait naître, surtout chez les Anglais, des espoirs de bonheur matériel et de bonheur par le confort. En fait, la révolution industrielle produit de grandes misères, en accumulant dans les villes des masses trop nombreuses et en rendant plus complexe et plus abstraite la distribution des richesses. Bientôt Dickens et, dans certains de ses livres, Disraëli représenteront la douloureuse surprise des écrivains devant l'échec de la civilisation industrielle.

Au romantisme des affaires succèdera, dans l'histoire du siècle, un romantisme scientifique. Les grandes découvertes feront à leur tour concevoir des espoirs immenses. Darwin, par sa théorie de la sélection naturelle, bouleverse les croyances. Les synthèses chimiques permettent d'imaginer que bientôt l'homme pourra dominer la nature, peut-être se passer d'elle. Renan et Berthelot représentent chez nous certains aspects de cet optimisme scientifique. Vers la fin du siècle, dans le pays même de Darwin, Darwin est battu en brèche. — Des écrivains comme Butler et Shaw, sont non plus darwinistes, mais néo-lamarckiens. — L'humanité découvre que la science rend l'homme plus puissant, mais non plus heureux. Après le romantisme des affaires, le romantisme scientifique entre en agonie.

Reste le romantisme politique. Pendant tout le siècle, des politiciens libéraux ont soutenu que, par l'élargissement du suffrage, serait assurée la justice sociale. De 1830 à 1870, l'attitude générale

[1] A propos de notre article sur le P. Coughlin (*Ami* du 25 juillet, p. 477 et suiv.), un lecteur bien renseigné nous informe que « le Reverend Father Coughlin, du diocèse de Detroit (Michigan, Etats-Unis), n'est pas et n'a jamais été Jésuite. On me dit qu'il a été Basilien ; faisant partie d'une communauté qui a été dissoute, il a repris sa liberté en toute régularité et est entré dans le clergé séculier.

« Les Pères Jésuites Américains ont discuté certaines de ses théories par la plume du P. Parson dans leur revue *America*, et leurs critiques n'ont pas eu l'heur de plaire au R. F. Coughlin.

« Il n'y a donc aucune solidarité, ni canonique, ni doctrinale, entre ledit Père et les Jésuites Américains. »

des plus puissants esprits et des plus grands caractères fut une attitude d'espérance qui attendait, de l'établissement d'institutions libres, des gains immenses pour le bonheur humain. A en croire le parti libéral, qui domine alors, malgré quelques intermèdes conservateurs, la vie politique anglaise. il suffit, pour assurer le progrès, de détruire les privilèges. Mr Gladstone est, pendant la seconde partie du siècle, le chef de ce parti, le prophète de cette foi.

Gladstone meurt en 1894, mais dès 1885 le libéralisme gladstonien est expirant et le désenchantement des masses est complet. Pas plus que la science, le suffrage universel n'a fait le bonheur des hommes. Les questions sociales se sont révélées infiniment plus complexes que ne l'avaient pensé les réformistes de 1840... Comme le romantisme scientifique, comme le romantisme des affaires, le romantisme politique fait place à une amère découverte de la réalité. Vers 1885, la mort de l'idéalisme politique laisse une maison vide, un silence triste. Cette époque, en Angleterre, n'est pas religieuse. Dans le désenchantement universel s'installent un scepticisme pessimiste, un détachement hautain. Puisque l'homme, contrairement à ce qu'il avait cru, n'a pu dominer l'univers, qu'il se réfugie dans l'art. C'est le temps d'Oscar Wilde et d'Aubrey Beardsley, le temps des esthètes « décadents », le temps où les artistes souhaitent « échapper à la convention sentimentale du progrès et isoler l'art de la vie pour en faire un culte. »

L'empire britannique subit alors de sérieuses atteintes : guerre du Transvaal, armements de l'Allemagne sur l'eau, baisse du commerce extérieur, misère grandissante des masses. C'est alors que les romanciers qui ont atteint actuellement à la grande célébrité, un Kipling, un Chesterton, un Shaw, un Wells, viennent proposer à leurs contemporains des formules de salut. Pour Kipling, c'est la foi en l'impérialisme anglais, c'est l'ordre, le courage, la discipline. Pour Chesterton, c'est le retour à la foi catholique et aux institutions médiévales. Pour Shaw, c'est le socialisme. Pour Wells, un sorte de fascisme aristocratique et intellectuel.

Survient la Grande Guerre, qui bouscule toutes les habitudes et suscite d'infinies discussions sur la reconstruction européenne. Nous aurons à analyser des écrivains d'après-guerre tels que Lytton Strachey, Aldous Huxley, Lawrence, Katherine Mansfield, Conrad.

Cette étude n'est pas seulement intéressante pour l'Angleterre, mais aussi pour tout l'ensemble des pays de civilisation européenne. L'ancienne chrétienté est encore plus *une* qu'il ne semble. Partout les mêmes symptômes de désarroi, partout les mêmes problèmes, partout la même psychose. Le vide causé par la baisse de la foi en l'Evangile produit partout des résultats analogues, en dépit des divergences de détail.

II

Rudyard Kipling est le patriarche des romanciers anglais actuels. Il a atteint cette année même les 70 ans, car il naquit en 1865, à Bombay. Son père était un dessinateur de talent, sa mère une fille de clergyman. Une sœur de sa mère épousa Alfred Baldwin et eut comme fils Stanley Baldwin, actuellement Premier ministre britannique. Il était de santé délicate et il fallut l'envoyer en Angleterre pour lui épargner les rigueurs du climat de l'Hindoustan.

Il apprit la discipline au collège de Westward-Ho. A 17 ans, il retourne aux Indes et se fait journaliste. Il a le don qui fait les écrivains, il sait voir, il sait noter au vol ses visions, il sait rendre la vie. A 21 ans, il publie son premier volume : un recueil de vers où déjà se trouve sa philosophie amère et forte et son humour. Il n'est pas moins sûr de lui en prose, car ses *Simples contes des collines,* ses *Trois soldats* et son *Histoire des Gadsby,* publiés avant l'âge de 23 ans, sont des chefs-d'œuvre. A partir de 1889, il fait de grands voyages. Au cours de l'un d'eux, il épouse en Amérique Caroline Balestier, qui lui donne deux enfants. Il écrit pour eux ses deux merveilleux *Livres de la Jungle,* qui ont été traduits dans toutes les langues et qui ont enchanté toute une génération. Ajoutez à cela *Kim* (1901) et toute une série de récits pour la jeunesse, et vous aurez les œuvres qui l'ont rendu célèbre dans l'univers entier.

Il eut une emprise formidable sur son époque et son pays :

« Entre 1890 et 1895, écrit Wells, sa figure moustachue avec ses lunettes, son lourd menton,... ses enthousiasmes bruyants de collégien pour la force et l'efficacité, la joie lyrique excitée en lui par les sons, les couleurs, les odeurs même de l'Empire,... cette figure devint presque un symbole national. Son emprise sur nous fut inouïe. Nous étions hantés du cliquetis de ses rimes... Notre langage courant même en était imprégné. Que lui dois-je exactement ? Il m'a permis d'élargir d'une façon remarquable mon sens géographique ; il m'a fourni les phrases nécessaires pour rendre ce désir de discipline, de dévouement, d'effort organisé que le socialisme de notre époque ne parvenait pas à exprimer [1]. »

On notera cette remarque de Wells : Kipling a élargi le « sens géographique. » Il nous a transportés en Extrême-Orient ; nous avons vécu avec lui dans la Jungle. Il a fait de nous des exotiques. Nous avons respiré le parfum de l'Inde. Nous avons flairé la bonne et formidable nature, avec ses lois éternelles et justes (?). Kipling est le poète de l'impérialisme anglais, mais du même coup le poète de l'effort européen parti à la conquête du monde. Ce qu'il dit des explorateurs et des officiers anglais convient aussi bien aux coloniaux français. S'il a emballé littéralement ses lecteurs britanniques, nous avons trouvé en lui, nous, Français, des raisons d'être fiers des nôtres, d'un Galliéni, d'un Lyautey, d'un Marchand et de tant d'autres. Comme le dit très bien ici André Maurois, ce n'est pas l'impérialisme britannique que nous avons été chercher dans ses livres, mais

[1] Wells, *Le nouveau Machiavel,* p. 135 (Paris, Albin Michel).

quelque chose de plus général et de plus haut : « toute *une conception héroïque de la vie.* »

« Cette conception, poursuit-il, n'était ni exclusivement britannique ni exclusivement impériale. Kipling a montré qu'elle fut la même pour le fonctionnaire romain des Gaules ou de Bretagne que pour l'officier anglais isolé dans l'Himalaya ou pour l'officier français isolé dans l'Atlas. Elle n'était pas non plus exclusivement militaire ni coloniale. Quel que fût le milieu décrit par lui, Kipling apercevait parmi les hommes une hiérarchie constante et nécessaire qui est l'armature de la société héroïque, laquelle se forme toutes les fois qu'un groupe humain doit accomplir une tâche difficile. »

Le héros est indispensable à la société ; c'est lui qui domine les passions et les vices qui rongent les sociétés [1]. Après les héros qui construisent doivent venir les grands administrateurs, auxquels succèdent les politiciens verbeux, qui détruisent tout ce que leurs prédécesseurs avaient établi, et le cycle recommence. Kipling a peint les trois classes d'hommes avec une prédilection marquée pour les premiers. Le héros ne sert ni pour la gloire, ni pour l'argent, mais pour l'honneur de servir. Au sommet, le Chef ; au-dessous, les subalternes ; au dernier échelon, le bon ouvrier ou le bon soldat.

Ce que ne dit pas assez Kipling, c'est que le christianisme a été à travers les siècles une semence inépuisable de héros de tout grade. Les plus humbles ne furent pas les moins grands ! Ce qui manque au monde quand la foi s'en va, ce sont les héros, les hommes de devoir, les silencieux qui agissent et qui prient. La vie récompense le travail des héros ; mais c'est Dieu seul qui récompense les héros eux-mêmes. Kipling s'en tient au premier point de ce diptyque. La Loi de la Jungle, pour lui, c'est la Loi de sagesse qui domine et règle la société héroïque. Kipling a enthousiasmé la jeunesse, parce qu'il y avait en lui les dons d'un charmeur. Il vit près de la nature, il connaît les animaux, il les a observés, il les fait parler comme s'il lisait dans leurs plus secrètes pensées, dans leurs instincts les plus authentiques. Il extrait de la sagesse qui les guide et les inspire des leçons implicites pour les hommes. La nature est pour lui tout imprégnée de divin, toute bruissante de dieux. Il semble être à mi-chemin entre le christianisme et le polythéisme et les religions orientales. Il prend, avec un tranquille éclectisme, dans toutes les théologies humaines, soit qu'il se refuse à choisir, soit qu'il estime qu'il ne lui appartient pas de faire de l'apologétique. Homme d'action avant tout, il constate que la plus mauvaise religion vaut mieux que le nihilisme et que l'on ne fait rien sans une foi. Cela lui suffit. Et puis, il aime le miraculeux, le surnaturel, la légende, la sorcellerie au besoin. Il tire de ce surhumain des effets d'art admirables.

« Conclusion : un écrivain-né, ayant été élevé par des Hommes Fameux, dans le respect de la vie non écrite, se trouve mêlé très jeune, aux Indes, à la vie des hommes d'action et à celle des indigènes. A ces contacts, il doit à la fois des sujets de récits qui illustrent une philosophie occidentale de l'action et un sens du merveilleux tout oriental. Grâce à lui, des imaginations sevrées des miracles de l'Orient ont pu plonger soudain en des couches très profondes de souvenirs ancestraux. Il a su, grattant la surface bavarde, retrouver sous l'homme des machines celui de la Bible et d'Homère, sous le subalterne des Gurkhas le Centurion de la Trentième. Que sa doctrine ait eu pour effet de donner à l'Empire britannique une justification « mystico-littéraire » est un fait historique, mais un accident transitoire. Ses raisons de durer sont plus solides. Ce qu'il a décrit et chanté, ce sont les vertus éternelles qui font qu'un homme commande et qu'un peuple se survit.

« *As it was in the beginning*
And shall be for evermore.
Comme ce fut au commencement
Et comme cela sera toujours ! »

III

C'est surtout l'œuvre de Wells qui implique un état de désordre social. Il se pose d'emblée en prophète ; mais cela suppose que la société lui semblait en péril. Il se dresse au-dessus du chaos. Cela ne veut pas dire que les remèdes proposés par lui soient excellents. Une chose est sûre, c'est qu'il a proposé des remèdes et qu'il jugeait son époque malade. Il est sûr également qu'il a eu des armées de lecteurs. André Maurois n'hésite pas à dire « que Wells aura eu, dans une partie de l'Europe et aux Etats-Unis, pendant quelques années, un pouvoir spirituel comparable à celui qu'avait conquis Voltaire au XVIIIe siècle. » Il s'est cru lui-même un chef au sein de l'humanité ; il est allé voir Roosevelt et Staline ; il a traité d'égal à égal avec les chefs de gouvernement ; il a souvent admonesté la Société des Nations. Il expose ses idées et parle de sa mission sur un ton semi-religieux. Il se prend au sérieux et on le prend au sérieux !

La vie de Wells nous est connue par ses propres Confessions, si brutales, parfois, que celles de Rousseau paraissent timides auprès des siennes. Il est né en 1866, à Bromley (Kent). Il était d'origine populaire ; sa mère était femme de chambre dans un château campagnard et y devint plus tard gouvernante : une petite femme douce, religieuse et respectueuse des valeurs établies. Elle avait épousé le jardinier d'un château voisin, Joseph Wells, amateur du jeu de cricket, et à qui son fils trouvait plus tard un esprit d'une « inépuisable fraîcheur. » L'enfance fut dure. Les Wells avaient acheté une boutique de drapier ; le père n'était pas commerçant ; les affaires marchaient mal. Le fils s'enfuit de là à 15 ans. Il parle pourtant de cette enfance pénible avec humour. Il a

[1] « C'est le capitalisme qui ronge la société, criait récemment un député socialiste à l'abbé Desgranges. — Non, répondit-il, ce sont les sept péchés capitaux ! »

appris à connaître l'âme populaire. Au château, il voyait le grand monde. De bonne heure, il se demanda si l'ordre social existant était le meilleur possible. « Ce n'est guère qu'après avoir atteint l'adolescence, écrit-il, que j'osai me demander si cette noblesse avait, après tout, le droit de son côté et si sa disparition ruinerait l'ordre universel. » Ce n'est pas qu'il conçût de la haine : il jugeait simplement ridicules les classes dirigeantes. Il n'était pas un révolté, car il avait surtout le sens du comique.

Son esprit semblait dirigé surtout vers les sciences. Une jambe cassée dans son jeune âge fut le point de départ de son essor intellectuel. Il eut le temps de lire. Mais ce ne fut pas dans le sens d'Ignace de Loyola qu'il se mit à évoluer ! La science l'attirait. Quand il quitta la boutique du drapier, ce fut pour devenir maître-adjoint dans une école préparatoire. Tout en enseignant il étudia, passa des examens, conquit une bourse d'élève-maître à l'Ecole normale des Sciences de South Kensington. Il eut pour maître entre autres le grand Huxley, ami et rival de Darwin. « L'année que j'ai passée dans la classe de Huxley, dit-il, fut sans aucun doute la plus instructive de toute ma vie. Elle me laissa ce besoin de cohérence et de clarté, cette répugnance pour les jugements arbitraires et pour les affirmations faites au hasard, qui distinguent essentiellement un esprit cultivé d'un esprit qui ne l'est pas. »

Au sortir de ses études, il fut quelque temps professeur de sciences ; puis, soudain pris par des crachements de sang et menacé de tuberculose, il dut quitter sa classe, vécut dans la gêne, guérit de sa maladie et épousa une cousine qu'il aimait depuis son enfance. Il a parlé de ce mariage d'amour avec beaucoup de détails et de franchise. Ce fut un échec total. Sa femme ne s'était jamais cassé la jambe, elle n'avait pas lu, elle était intelligente, mais son cerveau restait en disponibilité, aux yeux de son conjoint. « Son monde ressemblait, dit il, à un intérieur de maître hollandais et le mien à un panorama un peu confus, où se mêlaient l'histoire, la science et la littérature. Elle essayait vaillamment de s'accrocher à ce que je disais, mais l'abîme qui nous séparait était trop large. »

Il est clair que si les deux époux avaient communié dans le sentiment religieux et s'ils avaient été des croyants, ces petites différences sur du contingent leur fussent apparues bien secondaires ! Mais pour Wells c'était la science qui était devenue sa religion, sans qu'il s'en doutât encore. Entre sa femme et lui, en raison de l'ignorance de la première, il y avait donc « disparité de culte ». Bref, en dépit de l'amour qui les unissait depuis leur enfance, ils ne purent s'entendre.

Wells avait rencontré au cours de ses études une compagne qui était devenue pour lui une camarade et une amie ; il se rendit compte qu'avec celle-là au moins il serait en communauté de religion. Il quitta donc sa femme légitime. Il croyait d'abord à l'union libre et la pratiqua, puis s'aperçut qu'elle mettait la femme dans un état d'infériorité injuste ; il divorça donc de sa première femme et épousa la seconde. Le succès ne fut pas encore complet. Voici en quels termes enveloppés il en parle :

« Ayant découvert que nos rêves d'une sorte de splendeur cachée de l'amour s'évaporaient, nous ne nous sentions pas moins obligés, intérieurement et extérieurement, de rester ensemble et d'aller jusqu'au bout de notre aventure. Nous nous abstînmes de discussions prématurées et nous cherchâmes à nous tirer avec honneur de la situation. Nous en parlions d'une façon très mesurée. avec beaucoup de soin... Ma femme avait moins encore que moi cette terrible fluidité d'éloquence qui noie toute situation sous un flot de justifications bavardes et d'ultimatums furibonds, et notre extraordinaire isolement nous aida aussi à découvrir un *modus vivendi*. Aucun de nous n'avait de confident pour compliquer nos relations par des suggestions divergentes ; aucun de nous ne s'occupait le moins du monde de ce que penserait tel ou tel. En beaucoup de choses nous étions des individus exceptionnels ; mais en ce qui concerne nos relations envers nous-mêmes, nous étions plus près que la plupart des jeunes couples d'être l'homme et la femme-types, sans complications extérieures, et je suis certain que la recherche d'un *modus vivendi* est une phase nécessaire de la vie conjugale de ce temps-ci. »

Voici qui est bien alambiqué. Comme on comprend que Jésus ait dit : « Si vous ne devenez comme des enfants. vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux ! » Le bonheur est tué par la complication et par l'orgueil de l'âme moderne. Et il n'est pas seulement tué dans l'autre monde !

Les deux expériences matrimoniales de Wells ont contribué à lui faire comprendre que ce monde était mal fait. Il a voulu le réformer. Jeune homme, il avait nié la nécessité du mariage, comme avant lui Shelley.

« Je n'avais pas, à ce moment, dit-il, le moindre désir de tenir maison ou d'avoir des enfants. Mon ambition était de travailler sans être encombré et d'avoir les mouvements libres pour suivre mes propres fins... C'était dans la vie libre et les amours libres des personnages de Platon, dans la *République*, que je trouvais l'encouragement dont j'avais besoin pour donner à mes souhaits une forme systématique. Puis je découvris un appui nouveau pour mes projets dans Shelley. Sans m'occuper de la réalité qui m'entourait, de la loi, des usages sociaux, des nécessités économiques, ni de la psychologie que j'ignorais profondément, je poursuivis mes rêveries d'une femme libre, ambitieuse, comptant sur elle même, qui serait ma compagne, mais qui suivrait son propre chemin, comme moi le mien. Je n'avais jamais vu ni entendu une telle femme. Je l'avais créée de mon propre fonds. »

Nous avons entendu Wells parler plus haut de son horreur des affirmations faites au hasard. Nous avions l'impression d'un esprit positif, scientifique, rompu à l'observation et ne perdant jamais de vue le réel. Mais voici qu'il se révèle à nous comme un rêveur qui ne sait pas voir, qui se trompe sur sa propre nature et celle de la femme.

et fait son propre malheur et celui de tous les imprudents qui auront le tort de se laisser séduire par la magie de sa phrase, parce qu'il substitue son rêve à « la loi, aux usages, aux nécessités économiques, à la psychologie » !

Avec un tel bagage d'expérience humaine, Wells était très qualifié pour assumer le rôle de réformateur social !

Il écrivit d'abord des romans scientifiques : *La Machine à explorer le Temps* (1895) ; *L'Ile du Docteur Moreau* (1896) ; *L'Homme invisible* (1897) ; *L'Amour et M. Lewisham* (1900), etc. Il avait acquis presque tout de suite la célébrité ; on le chantait comme l'inventeur d'un fantastique inédit. Il changea de genre en faisant de l'autobiographie en des romans réalistes, tels que *Kipps* (1905) ; *L'Histoire de M. Polly, le nouveau Machiavel* (1910), puis des romans où l'utopie sensuelle se joignait à l'utopie réformatrice, enfin des ouvrages de doctrine, de métaphysique ou de science, tel que *Premiers et derniers principes* (1908).

Quand éclata la guerre, Wells jouissait d'une renommée égale à celle de Kipling ou de Shaw. Il entra dans la société fabienne, où se constituait une sorte de socialisme réformateur, mais non révolutionnaire. Il y rencontra Bernard Shaw, et le futur ministre Ramsay Mac Donald. Il y lut quelques exposés, puis reconnut assez vite qu'il n'avait que peu d'idées communes avec le socialisme courant. Wells ne voulait pas le triomphe d'une classe, mais *la réforme de toutes les classes* et leur fusion en un tout harmonisé. Il eut une vive discussion avec Shaw, fut piqué au vif et se retira. Il rêvait d'une République universelle, à la manière de Platon, où une hiérarchie de « samouraïs » assistée de penseurs et de savants conduirait les artisans au bonheur.

La guerre fut pour lui un scandale intolérable. Dépenser tant de courage et de science pour s'entretuer lui paraissait affreux. Il n'en fut que plus ardent à vouloir reconstruire le monde : « J'ai cru, écrivait-il, que parmi le tonnerre des canons, la recherche de la paix du monde devait commencer... Toute épée sortant aujourd'hui du fourreau est une épée tirée au nom de la paix... Personne ne veut être un non-combattant dans une guerre de cette sorte... » Et encore, lorsque la victoire fut assurée : « Si les dix prochaines années ne sont pas pitoyables et désastreuses, ce seront les plus grandes de l'histoire. »

Mais ce fut la première alternative qui se réalisa. Les dix années qui ont suivi la guerre ont vu les peuples se ruer au conflit économique, pour aboutir à l'effroyable crise qui nous étreint actuellement. Wells avait été très enthousiaste d'abord de la Société des Nations ; puis il se brouilla avec elle et partit en faisant claquer les portes. Il avait eu confiance quelque temps en Moscou ; il croyait voir se dessiner là cette reconstruction du monde qui est sa marotte. Mais Lénine, après l'avoir vu, se serait écrié : « Quel bourgeois ! Quel philistin ! » Une entrevue avec Staline a achevé de dégoûter Wells. On lui parlait « victoire du prolétariat » ; il répliquait : « organisation de l'humanité. » « Les masses prolétariennes, dit-il à Staline, ce n'est rien de plus que le *peuple souverain* des vieilles démocraties... » Il voulait dire : ce sont des mots de charlatans, pour monter à l'assaut du pouvoir !

Cependant Wells travaillait à la réalisation de son rêve. Il publiait d'abord un *Résumé de l'histoire du monde*, ou *Petite Histoire universelle*, qui est de 1922 ; puis une somme de l'état présent des connaissances biologiques, intitulée : *La Science de la Vie;* enfin un gros ouvrage sur le travail et les échanges : *Le Travail, la Santé et le Bonheur du monde.*

Il croit sincèrement préparer l'avenir :

« Il n'y a aujourd'hui, écrit-il, sur le chemin de la liberté universelle et de l'abondance, que des obstacles mentaux, des préoccupations égoïstes, des obsessions de phrases mal conçues, de mauvaises habitudes de pensée, des craintes subconscientes et, au fond, la malhonnêteté d'esprit de la plupart des gens et en particulier de ceux qui occupent les positions essentielles. Cette liberté universelle, cette abondance, la science pourrait nous les donner... Nous qui sommes les citoyens de l'avenir, nous nous promenons au milieu de cette scène comme les passagers d'un transatlantique, qui croiserait en vue du port, dans lequel, seul, un mauvais commandement l'empêcherait d'entrer. Quoique je puisse atteindre la plupart des hommes qui gouvernent le monde, je n'ai pas le pouvoir de les unir ; je puis leur parler et même les troubler, mais je ne puis contraindre leur cerveau à voir. »

En désespoir de cause, Wells imagine dans un roman, *La Forme des choses à venir,* ce que sera le monde en 2135. Il suppose des guerres affreuses, la destruction des villes, le retour à la campagne. Il cite le journal d'un jeune homme nommé Titus Cobbett, qui traverse le sud de la France, vers la fin du xx^e siècle. Il n'y trouve que des hôtels en ruine, des routes défoncées. Seuls subsistent les camps d'aviateurs. Ce sont les techniciens, surtout des chimistes, qui reconstruiront le monde vers 2160. A ce moment, le monde sera gouverné par « des hommes semblables aux dieux. »

Wells est donc convaincu que la civilisation peut et doit être sauvée par la science. Ce qu'il nous propose, c'est « la création d'un paradis administratif et scientifique par une aristocratie intellectuelle. » Il a horreur de l'anarchie et de la violence. Il est très frappé des progrès de la science. Il ne se rend pas compte qu'auprès de la science, dans son esprit, il subsiste des désirs, des aspirations, un idéal de bonheur pour tous, qui ne sont que de l'Evangile démarqué. Il croit que le même fruit de bonté et de fraternité peut être produit, même lorsque l'arbre aura été supprimé.

Il met sa confiance, un peu comme Kipling, dont il est si loin en d'autres points, dans les héros. Il ne les appelle pas ainsi : ce sont pour lui des hommes d'énergie et de science, une classe de

« samouraïs, » comme il aime à dire, une élite d'aviateurs et de chimistes, une troupe de boys-scouts devenus hommes, débrouillards, fraternels, disciplinés. Quant à dire ce que pourrait être le monde reconstruit par ces techniciens, Wells ne peut y parvenir ; le rêve demeure vaporeux et flou.

« Conclusion : Un homme de rare et universelle intelligence, choqué par l'absurdité des sociétés de notre temps, frappé par l'efficacité des méthodes scientifiques, souhaite réformer le monde. Mais dès qu'il imagine ce qui devrait être, il tend à s'évader de ce qui est. L'utopie est son élément naturel. Lecteurs, nous l'y suivons avec plaisir ; disciples, nous hésitons. »

En somme, Wells ne tient pas compte du péché originel. Il refait une humanité différente, il la refait à sa guise, mais irréelle. « Son rêve d'une conspiration à ciel ouvert de millionnaires et de techniciens qui prendrait le monde en charge et l'administrerait intelligemment est un rêve qui n'a rien à faire avec la forme des choses telles qu'elles sont. » Sa foi dans la science est une religion, mais une religion fausse, en ce qu'elle attribue à la science une puissance qu'elle n'a pas. N'oublions pas, ici encore, les « sept péchés capitaux. » Ce sont eux qui gouvernent le monde. Ce sont eux qu'il faut d'abord réfréner, si l'on veut sauver la civilisation.

IV

Après Wells, Maurois en vient à Chesterton. Nous avons déjà eu l'occasion [1] de parler assez longuement de ce merveilleux publiciste, de ses dons d'humoriste, de sa foi robuste de catholique, de son culte pour la chrétienté médiévale. Cela nous dispensera de nous y arrêter comme il conviendrait s'il ne nous était déjà connu.

Kipling pense que certaines vertus confèrent le droit de commander et que le monde sera reconstruit par les héros. Wells a confiance dans les techniciens. Bernard Shaw attend un Surhomme qui sera un hybride de Shaw, de César et de Mathusalem. Chesterton est un démocrate ; il exalte l'homme moyen, celui qui cultive son jardin et va boire la bière à la taverne. Il voit le salut de l'humanité dans le retour à la foi chrétienne.

On se souvient qu'il naquit en 1874, à Londres, et fit ses études à l'Ecole de Saint-Paul. Il y étonna maîtres et élèves par ses distractions et ses excentricités, mais aussi par son intelligence hors de pair. Son père le crut doué pour les arts. Il fréquenta les écoles d'artistes, fut dégoûté par le cynisme de ses compagnons et se rejeta vers la religion. Il se refit une philosophie religieuse vers 20 ans et découvrit plus tard que cette philosophie était celle des grands catholiques du XIIIe siècle. Il commença de bonne heure à publier des vers et de la prose. En 1900, tout Londres se demandait :

[1] *Cf. Ami* du 1er nov. 1934, p. 732-736.

« Mais qui est donc ce G. K. C. ? » Il signait toujours de ses initiales et il a continué ; seulement, aujourd'hui, les initiales sont connues de tous. Il était très grand : Bernard Shaw disait que lorsqu'on parlait avec Chesterton, la moitié du corps de celui-ci était toujours hors du champ de vision de l'interlocuteur. Il portait un grand chapeau de feutre, une cape romantique. Il avait un rire spontané, communicatif, enfantin.

« Le Chesterton que nous connaissons aujourd'hui, écrit Maurois, est un homme simple et gai, qui aime visiblement la vie, peut réciter des milliers de vers et parle tout naturellement dans le style brillant de ses écrits. Il n'a aucune solennité. « Il est si facile d'être solennel, dit-il ; il est si difficile d'être frivole ! Que l'honnête lecteur ferme ses yeux quelques moments et que, s'approchant du tribunal secret de son âme, il se demande à lui-même s'il préférerait qu'on le priât d'écrire dans les deux heures qui suivent la première page du *Times*, pleine de longs articles sérieux, ou la première page de *Tit-Bits*, pleine de courtes plaisanteries ? Si le lecteur est l'homme consciencieux que j'imagine, il répondra qu'il aimerait cent fois mieux écrire à l'improviste dix articles du *Times* qu'une blague de *Tit Bits*. La solennité, une lourde et pesante solennité de discours est la chose la plus facile du monde, tout le monde peut y atteindre. C'est pour cela que tant de vieillards fatigués et riches se lancent dans la politique. Ils sont sérieux parce qu'ils n'ont plus assez de force d'esprit pour être frivoles. »

Chesterton a gardé la force d'être frivole. Il est volontiers pince-sans-rire, paradoxal, caustique, mais sans méchanceté. Il va allègrement à l'assaut des idoles du jour. Il se rit de la science à la Wells, du socialisme à la Shaw. Il prêche la liberté et la joie des enfants de Dieu. Il a le goût de la bonne bière et du bon vin ; il aime la gaieté. Il a certains traits communs avec Joseph de Maistre, mais il reste démocrate Il aime le trait qui pique l'attention et fait réfléchir. Il écrit par exemple : « Ce poème présente le trait caractéristique de tout poème juvénile, c'est-à-dire qu'il donne l'impression que l'auteur a mille ans. » A première vue cela surprend, mais c'est juste, car l'impression que l'auteur a mille ans, c'est l'impression qu'il sera toujours jeune, qu'il ne peut vieillir. De même Cherteston écrit, sous forme elliptique et apocalyptique : « La seule grande base de tout optimisme : le péché originel ! » Il veut dire : pour que Dieu ait permis la chute marquant le premier pas dans la vie, c'est qu'il avait dessein de refaire en mieux ! *Felix culpa !* Or, quand on sait que Dieu a fait cela, comment perdre son optimisme ? Tout s'arrange, quand on regarde du côté de Dieu !

Lisons encore ce passage sur la poésie :

« La poésie traite de choses primordiales et conventionnelles : la faim, l'amour de la femme, l'amour des enfants, le désir de l'immortalité. Si les hommes avaient réellement des sentiments nouveaux, la poésie ne pourrait parler d'eux. Si par exemple un homme n'avait aucun désir de manger du pain, mais éprouvait le besoin ardent et original de manger des chenêts de bronze ou

des tables d'acajou, la poésie ne pourrait le décrire. Si un homme, au lieu d'être amoureux d'une femme, était amoureux d'un fossile ou d'une anémone, la poésie ne pourrait exprimer ses sentiments. La poésie ne peut exprimer ce qui est original qu'en un sens : le sens où nous parlons du péché originel. Elle est originale, non dans le sens médiocre d'être neuve, mais dans le sens profond d'être vieille ; elle est originale en ce sens qu'elle traite des origines. »

On sait que Chesterton a réfuté les doctrines de Wells et de Shaw dans un ouvrage intitulé *Hérétiques*, et qu'il a donné ensuite sa propre foi dans un autre livre intitulé *Orthodoxie*. Ses romans sont des allégories, plus que des histoires calquées sur le réel. *L'homme qui était Jeudi, — Le Napoléon de Notting-Hill, — La Sphère et la Croix* sont des romans, mais aussi des livres de doctrines ; la Sphère notamment est le symbole de la science et la Croix celui de la religion chrétienne. *L'Innocence du Père Brown* est un tissu d'histoires policières où l'auteur associe l'intelligence française, qu'il regarde comme un miracle de la création, à l'expérience que la pratique de la confession donne à un prêtre par ailleurs d'apparence insignifiante. Chesterton est l'ami intime de Belloc. Tous deux sont de vaillants apôtres de leur foi.

Chesterton est convaincu que la puissance de raisonnement de l'homme a baissé, depuis que l'orgueil de la science s'est emparé des hommes. On se noie dans les détails ; on perd de vue le grand tout. Nous sommes submergés par les connaissances livresques, nous perdons le contact avec le réel divin :

« Nous ne voulons pas d'idées générales, écrit-il. M. Bernard Shaw a exprimé cette opinion dans une épigramme parfaite : « La règle d'or, c'est qu'il n'y a pas de règle d'or. » Nous sommes de plus en plus disposés, en art, en politique, en littérature, à discuter sur les détails. Les opinions d'un homme sur les tramways nous importent, ses idées sur Botticelli nous importent, mais ses opinions sur l'ensemble de l'univers ne nous importent pas. Il peut aborder et explorer un million de sujets, mais il ne doit pas toucher à cet objet étrange : l'univers. Car, s'il le faisait, il aurait une religion, il serait perdu. Tout importe, excepté cela. »

Et voici comment Chesterton réfute Wells, dont nous parlions tout à l'heure :

« Il a débuté en littérature par des visions violentes *(La Machine à explorer le temps, — La Guerre des Mondes)*; se peut-il qu'un homme qui débute par des visions violentes soit humble ? Il a continué par des histoires de plus en plus étranges, taillant des bêtes en hommes et tirant des anges comme des oiseaux. Depuis lors, il a fait quelque chose de plus hardi qu'aucun de ces sacrilèges : il a prophétisé. Il a prétendu fixer l'avenir politique de tous les hommes. Il l'a fait avec une autorité agressive, avec une éclatante précision de détails. Le prophète de l'avenir humain est-il humble ? Non certes. Or c'est l'homme humble qui accomplit les grandes choses, les choses audacieuses dans le monde réel. L'humilité mentale manquant à M. Wells, il accomplit de grandes choses dans le monde irréel où en fait nul n'accomplit jamais rien. La faiblesse de toutes les utopies résident en ce qu'elles considèrent comme surmontée la plus grande difficulté de l'homme, qui est le péché originel, et traitent ensuite savamment de la manière de surmonter les petites. Elles supposent d'abord qu'aucun être ne désirera plus que sa part et se montrent ensuite fort ingénieuses, pour expliquer de quelle façon sa part lui sera remise par automobile ou par ballon. »

On ne saurait parler avec plus de bon sens et plus de sens chrétien ! Les samouraïs de Wells sont peut-être parfaits (et cela même est peu probable, car ils sont des hommes), mais ils ne connaissent pas l'homme moyen. Or, le problème social étant de gouverner une masse d'hommes moyens, le samouraï est incompétent. En fait, il a toujours échoué.

Et voici maintenant la réfutation de Shaw, dont nous parlerons ci-après. Shaw rêve du Surhomme. Mais

« Mr Shaw ne comprend pas que la chose la plus précieuse et la plus chère à nos yeux, ce n'est pas le Surhomme, c'est l'homme, vieux buveur de bière, faiseur de religions, batailleur, pécheur, sensuel Les choses qui furent fondées sur cette créature réelle demeurent éternellement. Celles qui l'ont été sur la fantaisie du Surhomme sont mortes avec les civilisations moribondes, qui seules leur avaient donné naissance. Empires et royaumes sont tombés par cette faiblesse inhérente et perpétuelle d'avoir été fondés par des hommes forts, sur des hommes forts. L'Eglise chrétienne fut fondée sur la faiblesse et pour cette raison elle est indestructible Aucune chaîne ne peut être plus forte que son chaînon le plus faible ! »

Chesterton s'en est pris même à Kipling. Il serait extraordinaire qu'il lui ait reproché ce que tout le monde aurait pu lui reprocher. Non, il le blâme pour une chose que tout le monde vante chez lui ! Kipling est tenu universellement pour le chantre épique de l'Empire britannique ; il est donc tenu pour plus britannique que qui que ce soit. Or, Chesterton lui reproche de ne pas l'être :

« Ce qu'il admire, dit-il, dans l'armée britannique, il le trouverait plus apparent encore dans l'armée allemande. Ce qu'il souhaite pour la police anglaise, il le trouverait florissant dans la police française. La grande lacune de son esprit est ce qu'on pourrait appeler son manque de patriotisme, c'est-à-dire qu'il lui manque totalement la faculté de s'attacher à une cause ou à une communauté quelconque, finalement et tragiquement, car toute finalité doit être tragique. Il admire l'Angleterre parce qu'elle est puissante, non parce qu'elle est anglaise. »

Chesterton estime que l'exotisme est un fruit de la culture moderne. Nous fabriquons de la banalité en série. « L'homme moderne échappe à sa rue. D'abord il invente l'hygiène moderne et il part pour les villes d'eaux. Ensuite il invente la culture moderne et il part pour Florence. Puis il invente l'impérialisme moderne et il part pour Tombouctou. Mais il ignore les gens qui habitent la même maison que lui. »

Chesterton estime que le vrai romanesque, ce qui fait l'intérêt toujours nouveau de la vie, est en voie de disparition. La vie des riches est plate, parce qu'ils sont à même de choisir les événements ; les riches s'ennuient, parce qu'ils sont omnipotents : ils sont incapables de créer l'aventure. Ce qui rend la vie intéressante, c'est cette grande limitation naturelle qui nous force tous à subir des événements que nous n'avons pas prévus et dont il nous faut nous accommoder. Le vice de la conception du Progrès dont on a voulu faire la religion des temps modernes, c'est qu'il s'agit toujours pour les hommes de dépasser des limites, de rompre des barrières utiles, de briser des entraves bienfaisantes et de rejeter des dogmes. Or, l'homme ne peut vivre sans dogmes. Le matérialisme est le dogme de ceux qui croient avoir échappé aux dogmes.

Les critiques qu'on vient de lire se trouvaient dans le livre sur les *Hérétiques*. L'un des auteurs visés eut l'imprudence d'écrire : « Je commencerai à m'inquiéter de ma philosophie, quand Mr Chesterton m'aura indiqué la sienne. » Chesterton n'était pas un homme qu'il fallait prier longtemps. Il répondit par le livre *Orthodoxie*. Cela commençait par un apologue : « J'ai souvent eu la fantaisie, disait-il, d'écrire un roman sur un yachtsman anglais, qui aurait fait une légère erreur en calculant sa route et qui découvrirait l'Angleterre en croyant que c'est une île nouvelle. »

Justement, c'était cela qui lui était arrivé à lui. Il était parti pour découvrir une doctrine de la vie, une philosophie de l'existence ; puis après avoir bien examiné les divers aspects de la doctrine découverte, il s'était aperçu que c'était tout simplement son catéchisme ! Notre génération, pour avoir voulu être en avance de quelques années, est en retard de dix-huit siècles !

Et il expose ses idées :

a) La raison est un merveilleux instrument de pensée, à la condition qu'elle prenne dans la réalité les matériaux qu'elle met en œuvre. Si elle travaille à vide, elle devient folie. Comme dit Chesterton, le fou, ce n'est pas celui qui a perdu la raison, « c'est celui qui a tout perdu sauf la raison. » Le fou raisonne admirablement, mais il raisonne à vide. il raisonne sur son idée qui est détachée du réel Or, les penseurs modernes raisonnent fort bien, trop bien même. Ce qui leur manque, c'est le sens commun, c'est la vue réelle de l'homme, de ses passions, de ses vices, de ses besoins. Le matérialisme est un exemple de raisonnement rigoureux ; mais son point de départ est faux. Le déterministe lie fort bien ses déductions, mais il nie la liberté, qui n'est pas une déduction mais un fait. La démence c'est le raisonnement à vide. Seul, le mysticisme rend les hommes sains d'esprit. En détruisant les mystères, vous créez un état morbide. L'homme ordinaire croit aux mystères et il se porte bien. Il se soucie des faits et non de logique pure. S'il voit deux faits qui semblent se contredire, il prend les deux faits et la contradiction avec eux. Ce n'est pas que Chesterton attaque la raison ; si nous voulions lui prêter un langage qui nous est familier, nous dirions qu'il place au dessus de toutes les facultés une faculté plus pénétrante, plus vigoureuse, plus vivante que toutes les autres et dont la raison n'est que l'auxiliaire : *le cœur*, en tant que capacité de Dieu, intuition de l'Infini, sentiment de dépendance adoratrice en face de l'Etre premier, source d'enthousiasme et de religion.

Or, le cœur de l'homme moderne est en friche. Il s'est écarté de l'Infini qualitatif, le jour où il a cru découvrir au firmament l'infini spatial. Ou du moins, il y a des hommes que la terre a grisés à partir du moment où l'on a su qu'elle n'était pas le centre du monde Ils l'ont faite alors le centre de leur vie, ils en ont fait leur tout ! La raison elle-même, par orgueil, est en train de se suicider. Déterminisme, pragmatisme, nietzschéisme, autant de formes de suicide rationnel.

b) Selon Chesterton, les réalités que doit respecter la raison et qu'elle doit faire entrer dans ses constructions sont, au premier rang, les traditions et les légendes « J'ai toujours cru, dit-il, que les choses communes à tous les hommes sont plus importantes que les choses particulières à quelques-uns. Une légende doit être traitée plus respectueusement qu'un livre d'histoire. La légende est en général faite par la majorité des gens du village, ceux qui sont bien portants. Le livre est généralement écrit par le seul homme du village qui soit fou .. La tradition, c'est la démocratie des morts. »

Chesterton croit à la vie comme à une magie constante, à un miracle perpétuel. Vous dites que le monde obéit à des lois ? C'est vrai. Mais il est encore plus vrai qu'il obéit à la volonté de Dieu, qui nous montre par la monotonie de son action qu'il n'est jamais fatigué de faire lever le soleil ou de faire sortir de terre des pâquerettes. Le jour où il sera fatigué, c'est-à-dire où il lui plaira, à lui qui est éternel, de faire autrement, ce n'est pas nous qui pourrons nous y opposer. Les lois sont des formules qui ne lient pas l'éternel. Magie et miracle sont dans l'univers comme dans les contes de fées. La science moderne rejette les contes de fées ; elle a tort, car la création est une féerie continuelle. Et comme dans les contes de fées la vie subit des conditions non-expliquées, mais rigoureuses. « Pourquoi suis-je parfois malheureux ? dit l'homme. — Et pourquoi êtes-vous parfois heureux ? lui est-il répondu. La réponse aux deux questions est, comme dans les contes de fées, la suivante : « C'est que ce sont les conditions qui vous sont imposées. » Or dans les livres de Wells et de beaucoup de modernes, les conditions sont méconnues. Tout est juste, sauf les données du problème. On fait de l'homme un dieu ; or il n'est pas un dieu, mais un homme, et il doit respecter les limites de son existence. Nous n'avons qu'une vie et qu'un monde ; nous ne pouvons pas en chan-

ger comme on change d'appartement quand on est mécontent. La première loi de la vie est d'accepter la vie comme un don divin, telle qu'elle nous est donnée. Si vous êtes liés à la terre, il faut aimer la terre.

Or, dit Chesterton, quand j'ai rencontré le christianisme, j'ai découvert que ces idées, ces besoins, cette acceptation joyeuse et reconnaissante, c'était sa doctrine même.

Le christianisme est souvent illogique, selon lui, mais le monde est illogique. Si une clef s'adapte à une serrure, vous savez qu'elle est la bonne clef. Le christianisme fut, après la sagesse antique, une attitude nouvelle de l'homme sage, beaucoup plus complexe, beaucoup moins rationnelle que la sagesse grecque et par là beaucoup plus vraie. Le paganisme avait été comme une colonne de marbre se tenant droite par sa proportion symétrique ; le christianisme est comme un rocher énorme, déchiqueté et romantique qui, bien qu'il oscille au toucher sur son piédestal, trône là pour des milliers d'années parce que ses aspérités considérables s'équilibrent l'une l'autre exactement. Tel est le romantisme saisissant de l'orthodoxie.

Et c'est là qu'est la vérité. La réponse aux objections, c'est qu'elles partent de suppositions fausses.

L'agnostique doute parce que le Moyen-Age fut barbare, mais le Moyen-Age ne fut pas barbare (et Chesterton a écrit toute une Histoire de l'Angleterre pour le démontrer) ; parce que le darwinisme est prouvé, mais le darwinisme n'est pas prouvé ; parce que les miracles n'arrivent pas, mais ils arrivent ; parce que les moines étaient paresseux, mais ils étaient travailleurs ; parce que les religieuses sont malheureuses, mais elles sont joyeuses ; parce que l'art chrétien fut triste et incolore, mais il aimait les couleurs brillantes gerbées d'or ; parce que la science moderne s'éloigne du surnaturel, mais elle se meut vers le surnaturel avec la rapidité d'un express.

Telle est à peu près la foi de Chesterton, exposée dans *Orthodoxie,* « livre unique, dit M. Maurois, par la force de la pensée et par l'éclat du style. »

Il faut lui appliquer ce qu'il a dit de Dickens. Il y a des gens qui, en visitant le Zoo, voudraient que l'éléphant et l'hippopotame fussent différents de ce qu'ils sont. Mais ce sont des faits. Chesterton est un fait. Chesterton, sans son humour, sans ses paradoxes, serait peut-être plus clair ; on le trouverait plus profond. Mais il est ainsi ; c'est un fait. Il faut savoir briser l'écorce, chez lui, et l'on trouvera qu'il est le bon sens, la santé, la vérité, la robustesse, en un mot la vie. Nous sommes en face du monde comme les cinq aveugles de la fable devant un éléphant. Nous disons du monde des choses contradictoires, parce que nous n'en saisissons que des aspects partiels. Le monde demeure au dessus de nos systèmes, il demeure solide et merveilleux. C'est une de nos Bibles. L'autre est celle qui contient les paroles mêmes de Dieu aux prophètes ou celles du Christ au monde.

V

Avec Bernard Shaw, nous quittons le sens commun. Il a dit de lui même : « Bernard Shaw est un célibataire, un Irlandais, un végétarien, un menteur, un bavard, un socialiste, un conférencier, un amateur de musique, un adversaire farouche de la situation faite aux femmes par notre civilisation, et il croit au sérieux de l'art. »

Cette définition est une pirouette ; elle révèle son genre. Il se moque de tout, sauf de l'art. Il n'est Irlandais que par le lieu de sa naissance : il vit le jour à Dublin, le 26 juillet 1856. Mais il n'est pas catholique, donc pas Irlandais véritable. Ses maximes favorites sont juste à l'opposé des maximes traditionnelles. Nous avons cité celle-ci : « La règle d'or, c'est qu'il n'y a pas de règle d'or. » En voici d'autres : « Ne fais pas aux autres ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même, car leurs goûts peuvent différer des tiens — Ne résiste jamais à la tentation. Essaie toutes choses et retiens fortement ce qui est bon. » Shaw se souvient qu'il est Irlandais pour malmener les Anglais. Il se souvient qu'il est protestant pour protester contre tout et tous. Il est resté célibataire endurci. Il ne boit ni thé, ni café, ni alcool ; il ne fume pas ; il ne mange pas de viande ni de poisson. Il a toujours soutenu qu'il doit sa santé à son régime et qu'il se porte dix fois mieux que l'ordinaire « mangeur de cadavres. »

— « Pensez, dit-il, à la terrible énergie concentrée dans tout produit végétal, en un gland par exemple... Vous enterrez un gland dans le sol et une explosion se produit, si forte qu'il en sort un chêne. Enterrez au contraire un mouton mort, et rien n'en sort que décadence et pourriture. »

Ce raisonnement enfantin, qui néglige l'explosion de la génération animale, est bien dans le genre de Shaw. Son père, petit fonctionnaire, puis mauvais commerçant, avait un orgueil de famille extraordinaire. Il parlait des Shaw comme on aurait parlé des Romanoff ou des Hohenzollern.

« Mon père, a écrit son fils, était un buveur impénitent. Si vous l'invitiez à dîner, il n'était pas toujours sobre quand il arrivait, mais il était invariablement et scandaleusement ivre quand il s'en allait. Un ivrogne gai peut avoir un certain succès, mais un ivrogne malheureux est insupportable. Mon père, étant en théorie antialcoolique, se montrait, quand il était ivre, accablé par la honte et le remords, de sorte qu'on nous laissait tomber socialement. »

A l'école, Shaw fut toujours dernier ou parmi les derniers. Il entra comme employé chez un marchand de biens, puis un beau jour quitta l'Irlande pour venir à Londres avec sa mère. « Ma destinée, dit-il, était de faire l'éducation de Londres et je n'avais ni étudié mon élève, ni comparé comme il convenait mes idées au fonds commun de la connaissance humaine. »

Il essaya de publier, mais ses romans essuyèrent refus sur refus. Le manuscrit de *Immaturity* fut

jeté et grignoté par les souris, mais « elles-mêmes, dit Shaw, ne purent le finir » ! Il avait pourtant la vocation d'écrivain. Il vivait dans la pauvreté, mais il persévérait.

« Le vrai artiste, a-t-il écrit, laissera sa femme mourir de faim, ses enfants aller pieds-nus, sa mère se tuer de travail à 70 ans, plutôt que de travailler lui-même à autre chose qu'à son art. Pour les femmes, il est à moitié vivisecteur, à moitié vampire. S'il entre en relations avec elles, c'est pour les étudier, pour leur arracher leur masque de convention, pour surprendre leur secret intérieur, sachant qu'elles ont le pouvoir de surexciter son énergie créatrice la plus profonde, de le sauver de la froide raison, de le forcer à se pourvoir de visions, à rêver de rêves, enfin, comme il dit, de l'inspirer. »

Du reste. Shaw n'avait pas de besoins : « Je ne puis dire, écrit il, que j'aie beaucoup d'expérience de la vraie pauvreté, bien au contraire. Avant d'avoir rien pu gagner par ma plume, j'avais une magnifique Bibliothèque au British Museum et la plus belle galerie de tableaux au-dessus de Trafalgar Square. Qu'aurais-je pu faire de plus avec de l'argent ? Qu'aurais-je pu acheter ? Des cigares ? Je n'en fume pas. Du champagne ? Je n'en bois pas. Trente costumes à la mode ? Mais les gens que j'évite avec le plus de soin m'inviteraient à dîner si je possédais de tels vêtements. Des chevaux ? Ils sont dangereux. Des voitures ? On s'y ennuie. Maintenant, j'ai les moyens de posséder toutes ces choses et je n'achète rien que je n'aie acheté au temps de ma pauvreté. D'ailleurs j'ai de l'imagination. Si loin que remontent mes souvenirs, je n'ai jamais eu qu'à me coucher et à fermer les yeux pour être et faire tout ce dont j'avais envie. A quoi m'eût servi le pauvre luxe de Bond Street, à moi, Georges-Bernard Sardanapale ? »

Très jeune, il fut socialiste. C'était alors une nouveauté. Il connut, on l'a dit, Wells, à la Société fabienne. Mais à la différence de Wells, il demeura fidèle à sa doctrine primitive, que nous définirons plus bas. A 25 ans, c'était un jeune inconnu, à barbe rousse. Ses amis disaient qu'il avait cloué le drapeau rouge à la pointe de son menton. On s'habitua à le voir dans les meetings, indomptable et brillant, et posant des questions extraordinaires. On voulut savoir son nom. Il devint quelqu'un. Il put se faire attacher à divers journaux comme critique d'art, puis critique musical, enfin critique dramatique. Il attira l'attention par l'éclat de son style et la franchise de ses jugements. Il défendait ce qu'on appelait l'art avancé : Wagner en musique, Whistler en peinture, Ibsen au théâtre. Il avait pris le ton gouailleur que les Anglais appellent l'humour : « Pour me faire entendre, dit-il, j'avais eu besoin de passer pour un fou, auquel on accordait les privilèges et la liberté d'un bouffon de cour. » Il remarqua que l'on riait des plus dures vérités, quand elles avaient un tour plaisant, et il se prit à se moquer des Anglais. Il fit pis pour les Américains. Il a écrit à ce sujet :

« J'ai pris grand soin de ne jamais écrire un mot poli sur les Etats-Unis. J'ai traité leurs habitants comme une nation de villageois. J'ai défini l'Américain 100 pour 100 comme un idiot 99 pour 100. Le résultat est qu'ils m'adorent et continueront à m'adorer jusqu'à ce que, dans un moment de sentimentalité sénile, je dise quelque chose de gentil pour eux, moment où ils me soupçonneront aussitôt de n'être, après tout, qu'un écrivain assez médiocre et s'écarteront de moi. »

Le théâtre de Shaw est basé sur ce principe. Shaw tourne en ridicule les préjugés des Anglais. Mais les Anglais l'applaudissent, parce qu'ils trouvent Shaw amusant et aussi parce qu'ils savent leurs préjugés si bien ancrés qu'ils sont invulnérables et indéracinables.

Shaw s'est rendu célèbre par des romans et par des pièces de théâtre. Les plus connus de ses romans sont : *Le lien irrationnel* (1885) ; *La Profession de Cashel Byron* (1886) ; *Un socialiste peu social* (1887) ; *L'Amour chez les Artistes* (1887-1888) ; *Homme et Surhomme* (1903) ; *L'autre île de John Bull* (1904) ; *Le Commandant Barbara* (1905) ; *Le Dilemme du Docteur* (1906) ; *Le Mariage* (1908) ; *Blanco Posnet* (1909) ; *Coupures de journaux* (1910) ; etc.

Il a réuni ses principales pièces de théâtre en un recueil intitulé : *Pièces plaisantes et déplaisantes* (1898). Les « pièces plaisantes » sont *Les Armes et l'Homme ; Candide ; L'homme de la destinée* (Napoléon) ; *On ne peut jamais dire.* Et les « pièces déplaisantes » : *Maisons de veuves ; Le Flirt ; La Profession de Mrs Warren* (la prostitution).

Ajoutons qu'il a aussi publié, en 1923, une *Sainte Jeanne* où il parle de Jeanne d'Arc avec infiniment plus de respect qu'Anatole France.

Mais ce qui nous intéresse par dessus tout ici, c'est la morale de Bernard Shaw :

« *Le sentimentalisme, voilà l'ennemi !* telle pourrait être la devise de Shaw, écrit André Maurois. Le sentimental n'est pas l'être qui éprouve des sentiments vrais et forts, mais celui qui se sert des sentiments feints pour masquer une passion véritable. Il est très rare dans la vie, et surtout dans la vie de l'Angleterre, qu'un être humain se dise ouvertement avide, voluptueux, ambitieux ou cruel. Les vices, dans un monde respectable, prennent toujours masque de vertu... Napoléon, dans *L'Homme de la destinée*, dénonce le sentimentalisme bourgeois :

Napoléon. — L'humanité se divise en trois classes : la basse classe, la classe moyenne et la haute classe. Les gens de la haute classe et ceux de la basse ont un point commun : ils n'ont, les uns ou les autres, aucun scrupule, aucune moralité. Les premiers sont au-dessus de toute moralité, les seconds, au-dessous. Les gens de la basse classe n'ont ni scrupules ni connaissances, aussi font-ils de moi une idole. Les gens de la haute classe n'ont ni scrupules ni but, aussi se courbent-ils devant ma volonté. Notez ceci : je passerai par dessus toutes les populaces et toutes les cours d'Europe, comme la charrue passe sur un champ. Ce sont les gens de la classe moyenne, les bourgeois qui sont dangereux ; en effet, ils possèdent les deux, savoir et but. Mais tout de même, eux aussi, ils ont leur point faible. Ils sont pleins de scrupules. Ils ont les pieds et les mains liés par leur moralité et leur honnêteté.

La Dame. — Alors, vous battrez les Anglais, car tous ces boutiquiers sont de la bourgeoisie.

Napoléon. — Non, parce que les Anglais sont une race à part. Aucun Anglais n'est assez de la populace pour ne pas avoir de scrupules ; aucun Anglais n'est assez de l'aristocratie pour être libéré de sa tyrannie. Mais chaque Anglais naît avec un certain pouvoir miraculeux qui le rend maître du monde. Quand il désire une chose, jamais il ne s'avoue qu'il la désire. Patiemment, il attend que pénètre dans son esprit, nul ne sait comment, l'intense conviction que son devoir moral et religieux l'oblige à conquérir ceux qui possèdent l'objet de son désir. Alors il devient irrésistible. Comme l'aristocratie il fait ce qu'il lui plaît et saisit ce qu'il convoite. Comme le bourgeois, il poursuit son but avec l'industrie et la constance qui dérivent d'une forte conviction religieuse et d'un sens profond des responsabilités morales. Jamais il n'est en peine d'une attitude morale efficace. C'est comme champion de la liberté et de l'indépendance nationale, qu'il conquiert et annexe la moitié du monde. Il appelle çà coloniser... Il fait deux révolutions, puis déclare la guerre à la nôtre au nom de la loi et de l'ordre. Rien de si mauvais ou de si bon que vous ne puissiez voir un Anglais l'accomplir, mais jamais vous ne trouverez un Anglais dans son tort. Tout ce qu'il accomplit, il l'accomplit par principe. »

Le long passage que nous venons de citer donne une idée excellente du genre de Shaw, de son ironie froide et lucide, de sa logique et de son pessimisme implacables. Pour lui, le « traître, » dans ses romans ou ses pièces, c'est l'homme « bien pensant » qui cache ses vilenies sous le manteau de la décence.

Au fond, il a raison. Nous sommes rongés de *pharisaïsme,* comme la religion d'Israël au temps de Jésus. Mais Shaw ne dénonce pas les pharisiens pour prêcher l'Evangile : sa morale est celle du Surhomme, de celui qui sait regarder les choses en face. Il donne pour types du réalisme *a)* les Irlandais, *b)* les femmes, *c)* les artistes, *d)* les hommes d'action. Toutes les fois que Shaw peint des hommes d'Etat de premier ordre, un César, un Napoléon, il en fait des antisentimentaux, des gens qui savent ce qu'ils veulent et qui y marchent par tous les moyens. Au fond, c'est du machiavélisme. Mais Shaw est l'ennemi du conventionnel :

« L'idéalisme, écrit-il, n'est qu'un nom flatteur donné au romanesque, en politique et en morale. Il m'est aussi odieux que le romanesque en éthique et en religion... Je ne puis désormais me satisfaire de morale fictive et de bonne conduite fictive qui, répandues en gloire fictive sur le vol, la maladie, le crime, la cupidité de tous les autres lieux communs de la civilisation, poussent les hommes, sur le théâtre de la vie, à prétendre fictivement, que ces choses sont le progrès, la science, la morale, la religion, le patriotisme, l'impérialisme, la grandeur nationale, et tous les autres noms grandiloquents dont les journaux les affublent. »

Il ne croit pas davantage, quoique socialiste, au mythe de la lutte des classes. Il estime que riches et pauvres sont tous également haïssables, tant qu'ils resteront ce qu'ils sont actuellement, et que ce n'est pas la peine de faire une révolution pour mettre les uns à la place des autres.

Il ne croit pas à la révolution simplement politique. Il veut qu'on change l'homme. Il écrit :

« Changer simplement les institutions, par exemple transformer la domination militaire et sacerdotale en domination commerciale et scientifique ; la domination commerciale en démocratie prolétarienne ; l'esclavage en servage; le servage en capitalisme et prolétariat ; la monarchie en république ;... le romanesque en réalisme ; le réalisme en mysticisme ; la métaphysique en physique,... tout cela, ce n'est que changer des apparences ; c'est bonnet blanc et blanc bonnet. Plus çà change et plus c'est la même chose. Mais changer le loup en chien domestique, le cheval de bataille de Henri IV en cheval de courses, voilà ce qui est réel. Or, ce qu'on a pu faire avec un loup, on pourra le faire avec un homme... »

Donc, toute la morale de Shaw tient en ceci : *changer l'homme en surhomme.* En un sens, c'est aussi la nôtre, c'est la morale chrétienne. Il s'agit de refouler l'animalité dans l'homme pour retrouver l'Adam primitif, l'Adam d'avant la chute, autant que la grâce du Christ nous permet un tel espoir.

Dès qu'il parle du surhomme, Shaw prend un ton recueilli et religieux. Il est parfois convaincu que l'évolution se fait d'elle-même, en quoi il a tort. Le plus souvent, il estime que l'homme doit collaborer à cette évolution et qu'elle ne peut se faire sans lui. Mais il est une chose dont il est sûr : c'est que l'homme tel qu'il existe aujourd'hui n'est plus viable, qu'il se détruit lui-même, que ses lois politiques, commerciales, internationales, tendent directement à la destruction de l'espèce, que sa science le trahit. « L'Homme, écrit-il, n'est pas le dernier mot de Dieu ; si vous vous ne pouvez faire le travail que Dieu exige de vous, Il produira un être qui le pourra. »

Tout cela est très beau et en un sens très vrai. Mais lorsque Shaw, prolongeant sa vision, essaie de nous donner une idée du monde futur tel qu'il le conçoit, il nous en inspire l'horreur. Il imagine en effet un monde de patriarches, tels que Mathusalem. Mais dans ce monde à venir, qui a presque vaincu la mort, « nous voyons errer des vieillards des deux sexes, chauves, sages et terrifiants. Leur corps est insensible, atrophié. « Le corps, dit un des êtres qui vivent en cet avenir lointain, le corps finit toujours par être ennuyeux. Rien ne demeure beau et intéressant que la pensée, parce que la pensée est la vie. »

Décidément nous ferons mieux de laisser la Providence réaliser ses desseins comme il lui plaira. Au surplus, il nous serait difficile de faire autrement.

Ce qui restera le mérite de Shaw, c'est d'avoir combattu le mythe bien anglais de la « respectabilité ». Les mœurs de l'élite étaient fort libres ; elles se couvraient de belles apparences. Shaw a enlevé le masque. Nous ne rions pas aux pièces de Shaw autant que les Anglais, parce que, suivant un mot familier, « nous ne sommes pas de la paroisse ». Mais s'il a été un puissant destructeur, il n'a pas eu autant de bonheur dans la construc-

tion. Il n'a pas su donner à son surhomme le nom qui lui convenait : à savoir, le nom de *saint,* au sens où nous le prenons dans l'Eglise catholique. Il s'est fait un idéal trop purement terrestre. Son ciel à lui, c'est de devenir vieux comme Mathusalem, cela ne nous suffit pas ! Il est probable que le monde rêvé par lui serait pire que celui où nous sommes actuellement. Il n'y a plus de place pour les patriarches de jadis. Ou alors, il faudrait détruire les 99 centièmes de l'humanité et recommencer l'histoire à l'époque préhistorique.

On a comparé Shaw à Molière, à Voltaire. « Le ton de Molière, dit André Maurois, me semble plus fort, plus direct, plus soutenu. Les scènes de Molière sont mieux charpentées que celles de Shaw. Mais Shaw atteint, dans l'acte aux enfers de *Man and Superman,* à une poésie intellectuelle qui n'est qu'à lui et qui est belle. » Il ressemble davantage à Voltaire : « Il a la même intelligence encyclopédique, le même mélange de la légèreté du ton et de la gravité du fond, la même vivacité du style et de la personne, la même vieillesse alerte et moqueuse. Peut-être Shaw a-t-il plus d'honnêteté intellectuelle que Voltaire ; ses idées sur l'histoire sont moins déformées par le fanatisme de l'antifanatisme ; son attitude envers le christianisme est moins injuste. »

VI

Nous venons de rencontrer une réplique de Voltaire. En voici une autre, probablement plus ressemblante encore que celle de Shaw : il s'agit de Giles Lytton Strachey.

Ce personnage, qui mourut en 1932, était né en 1880, à Londres, et il était fils de sir Richard Strachey, grand administrateur anglo-indien. Il fit ses études à Cambridge. Il connaissait admirablement la littérature française et publia même un excellent et brillant manuel intitulé : *Etapes de la littérature française* (1912). Mais ce qui le rendit célèbre, ce fut la publication de ses *Eminents Victoriens* en 1918, puis celle de *La Reine Victoria* en 1921, de *Livres et Caractères* en 1922, enfin de *Elisabeth et Essex* en 1928.

Comme Shaw, Strachey s'en prend, mais avec des procédés entièrement différents, à la respectabilité anglaise. Comme Shaw, il a horreur des conventions.

Les personnages dont il parlait dans *Eminents Victoriens*, étaient tenus par tous les Anglais en profonde vénération. C'étaient le cardinal Manning, Florence Nightingale, le docteur Arnold, le général Gordon. Ils étaient comme embaumés dans la légende. Strachey a voulu les montrer tels qu'ils étaient en réalité : de pauvres hommes comme les autres, proches par bien des côtés du commun niveau de la race. Et comme cela était écrit dans une langue admirable, sans emphase, rapide, directe, imagée et forte, le livre eut un succès colossal. Ne citons que ces deux phrases, l'une à propos de Newman : « Il lui fallait se contraindre à faire la quête, à écrire des articles pour la *Gazette des Etudiants,* à dresser des plans de laboratoires médicaux. Il était obligé de voyager pendant de longs mois dans les régions les plus reculées d'Irlande, en compagnie d'extraordinaires ecclésiastiques et de hobereaux barbares. *C'était un pur sang attelé à un fiacre ;* » — l'autre, à propos de la rencontre de Manning et Newman : « C'était la rencontre de l'aigle et de la colombe ; on vit un battement d'ailes, quelque chose qui fonçait sur sa proie, puis le bec vif et les implacables serres firent leur œuvre. »

Strachey avait un art merveilleux pour dessiner les portraits des grands hommes de l'ère *victorienne,* qu'il avait prise comme théâtre de ses recherches. Certains de ses portraits font penser à La Bruyère ou à Saint-Simon. Voici celui de lord Hartington, — plus tard duc de Devonshire, — en qui le peuple anglais avait mis toute sa confiance :

« Lord Hartington était taillé sur un patron qui était cher au cœur de ses compatriotes. Ce n'était pas seulement qu'il fût honnête, mais son honnêteté était une honnêteté anglaise... Ils voyaient en lord Hartington, incarnées et magnifiées, les qualités même qui leur tenaient le plus au cœur — impartialité, solidité, bon sens, — les qualités par lesquelles ils aspiraient eux-mêmes à se distinguer, et par lesquelles, dans leurs moments de bonheur, ils croyaient se distinguer. Si jamais il leur venait des doutes à ce sujet, ils avaient en tout cas l'exemple de lord Hartington pour les encourager et les guider, — lord Hartington qui n'était jamais intéressé, qui n'était jamais excité et qui n'avait aucune imagination.

Tout ce qu'ils apprenaient de lui concourait au tableau, ajoutant à leur admiration et à leur respect. Le goût qu'il avait des sports en plein air leur donnait un sentiment de sécurité ; certainement c'était quelqu'un de tout repos qu'un homme qui professait deux ambitions : devenir Premier Ministre et gagner le Derby, — et qui mettait la seconde avant la première. — Ils l'aimaient parce qu'il était négligent, — parce qu'il était inexact, — parce qu'il refusait de vivre comme un chronomètre, — parce qu'il fourrait dans la poche de son veston une dépêche de la plus haute importance et l'y découvrait, non décachetée, à Newmarket, plusieurs jours après. Ils l'aimaient pour sa haine des beaux sentiments ; ils furent ravis quand on raconta qu'au cours d'une cérémonie, comme un orateur disert avouait que « c'était là le plus beau jour de sa vie ! » lord Hartington avait grogné à mi-voix : « Le plus beau jour de ma vie à moi, ce fut quand mon cochon remporta le prix à la foire de Skipton. » Surtout, ils l'aimaient parce qu'il était ennuyeux. Rien de plus rassurant que de se dire qu'avec lord Hartington ils pouvaient être absolument certains que jamais, quoi qu'il advînt, il ne se montrerait ni brillant, ni subtil, ni surprenant, ni passionné, ni profond. Quand ils étaient là à écouter ses discours, dans lesquels des considérations d'une évidence pesante se succédaient avec une complète platitude, ils sentaient, à l'ennui sans bornes qui les accablait et les soutenait, que leur confiance était légitime. »

Evidemment, on n'est pas plus « rosse » pour un grand personnage de l'histoire. Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que Strachey avait raison et que les Anglais devaient en convenir !

Mais voici mieux encore, le portrait d'Elisabeth,

avec des nuances, des reflets, des retouches, des repentirs délicieux :

« Ce n'était pas seulement son intelligence qui la servait ; c'était aussi son caractère. Ici encore, le mélange du masculin et du féminin, du pas vigoureux et de l'allure sinueuse, de la persévérance et de l'indécision, était précisément ce que les circonstances demandaient. Un instinct profond lui rendait presque impossible de se déterminer sur quelque matière que ce fût. Ou, si elle y parvenait, elle s'empressait de contredire sa résolution avec une extrême violence, et, après cela, de contredire sa contradiction avec plus de violence encore. Telle était sa nature : flotter, pendant la bonace, sur une mer d'incertitudes, et, quand le vent s'élevait, louvoyer fébrilement d'un bord à l'autre. Eût-elle possédé, conformément au type reconnu de l'homme d'action, de l'homme fort, le don de choisir une direction et de s'y maintenir, qu'elle était perdue, inextricablement mêlée aux forces qui l'entouraient et presque fatalement aussitôt détruite. Le côté féminin de son tempérament la sauva. Seule une femme pouvait être aussi effrontément transfuge, seule une femme pouvait, par un mouvement du cœur si entier et si peu tourmenté de scrupules, rejeter ses derniers lambeaux, non seulement de constance, mais de dignité, d'honneur et de commune bienséance, dans le dessein d'échapper à l'effrayante nécessité de prendre parti. On doit reconnaître pourtant que la nature évasive des femmes n'y suffisait pas : il fallait un mâle courage, une mâle énergie pour fuir la pression qui pesait sur elle de tous côtés. C'étaient là des vertus qu'elle possédait aussi, mais leur valeur, dans le cas d'Elisabeth, — et ce fut le paradoxe final de sa carrière, — ne fut que de la rendre assez forte pour tourner le dos, avec une indomptable ténacité, aux voies de la force. »

On voit le genre : Strachey esquisse, essaie, efface, estompe et superpose.

Il est merveilleux, quand il parle de Bacon « en qui se mêlaient, s'entrelaçaient le détachement du philosophe, la véhémence du superbe, l'inquiétude du névropathe, l'impatience de l'ambitieux, l'opulente délicatesse de l'homme de goût, ces qualités s'éclairant l'une l'autre et donnant à son secret génie l'aspect brillant et subtil du serpent, » — ou encore de Gladstone, « en qui les éléments d'enthousiasme, de noblesse et d'ambition étaient si mêlés que ses ennemis les plus âpres, — et ses ennemis n'étaient jamais débonnaires, — et ses amis les plus chaleureux, — et ses amis n'étaient jamais tièdes, — pouvaient justifier d'une façon également plausible leurs invectives et leurs louanges. »

Strachey a traité l'histoire comme un art très fin et très nuancé. Il ne croyait pas que l'on pût en faire une science. Il n'était pas, sur ce point, de l'avis de Fustel de Coulanges. Sa conception était à peu près la suivante :

1° La première qualité de l'historien doit être *l'aptitude à absorber les faits*. Strachey en accumule d'innombrables. Il a le goût des détails, il les cherche dans les lettres privées, dans les mémoires. « Une conférence internationale, disait-il un jour à Maurois, ce sont des hommes ayant chacun son caractère déterminé, ses habitudes, ses névralgies, son estomac bon ou mauvais. L'histoire de la conférence, si elle pouvait être écrite, serait non seulement l'analyse des grands intérêts en présence, mais le tableau des réactions mutuelles de ces tempéraments les uns sur les autres. » Il ne méprisait donc pas la vérité historique, mais il la cherchait dans l'infiniment petit. Seulement, il attachait peut-être trop d'importance à des détails qui n'étaient pas toujours très sûrs, ou qu'il interprétait à rebours de leur signification réelle. En histoire ce sont les grandes lignes qui sont fixes, les anecdotes, les mots dits historiques, sont la plupart du temps inventés ou arrangés.

2° La seconde qualité de l'historien, c'est l'art de dire : un style simple, sans fioriture, sans effet, sans recherche d'éloquence ; une fluidité, une verdeur, une force, qui enfoncent les faits dans l'esprit du lecteur. Strachey excelle dans cette partie. Il est même trop artiste pour être parfait historien. C'est comme son amour des anecdotes et des détails, il a été plus d'une fois trompé par là. Le plaisir qu'il éprouve à peindre des intérieurs le pousse aussi à des reconstitutions qui ne sont peut être que des imaginations. Voici, par exemple, comment il peint les derniers instants de la reine Victoria. Il lui prête une rêverie où elle revoit

« les bois d'Osborne au printemps, tout pleins de primevères pour lord Beaconsfield, les vêtements et les grands airs de lord Palmerston, et le visage d'Albert sous la lampe verte, et le premier cerf d'Albert à Balmoral, et Albert dans son uniforme bleu et argent, et le baron entrant par une porte et lord Melbourne arrivant à Windsor, tandis que les corneilles caquetaient dans les ormes ; et l'archevêque de Cantorbéry à genoux devant elle à l'aube ; et les cris de dindon du feu roi ; et la douce voix de l'oncle Léopold à Claremont, et Lehzen avec le globe terrestre et les plumes de sa mère balayant son visage, et une vieille montre à répétition dans une boîte d'écaille, et un tapis jaune et quelque amical volant de mousseline à ramages, et les arbres et le gazon de Kensington. »

Evidemment, c'est très joli, comme tableau rétrospectif des choses qui avaient le plus occupé la vieille reine. Mais est-ce de l'histoire ?

3° Strachey estime en troisième lieu que tout historien doit avoir son point de vue. Juste le contraire de ce que pensait Fustel de Coulanges. Pour lui, son point de vue est le suivant : « A présent, nous revenons une fois de plus aux élément latins de notre culture, nous nous arrachons aux influences germaniques qui obsédaient nos grands-pères et nous préférons à toutes choses ce qui est rapide, ce qui est bien arrangé, et ce qui, dans le domaine moral, n'est pas trop beau. » Il en concluait qu'il faut récrire l'histoire d'Angleterre dans le ton d'un Français du XVIIIe siècle. Il était Voltairien. Il copiait Anatole France. Il a dit du mysticisme ceci, qui est digne à la fois de Voltaire et de France : « En dehors de son côté déraisonnable, il y a une plus sérieuse objection au mysticisme de Blake et à tout mysticisme : son manque d'humanité. La foi du mystique

s'abat sur l'homme ordinaire avec une force qui est terrible et presque cruelle, les sacrifices qu'elle demande de nous sont trop vastes... On est tenté de s'écrier : « Que gagne l'homme, s'il gagne son âme et perd l'univers entier ? »

VII

Jusqu'ici ce sont des britanniques 100 pour 100 que nous avons rencontrés. Voici maintenant un étranger qui fut un très grand écrivain de langue anglaise.

« Conrad, a écrit Paul Valéry, qui le connut bien, parlait le français avec un bon accent provençal, mais l'anglais avec un accent horrible qui m'amusait beaucoup. Etre un grand écrivain dans une langue que l'on parle si mal, c'est chose rare et éminemment originale. »

En effet, tout surprend dans la carrière de Conrad. Il se nommait Joseph Conrad Korzeniowski. Il était né en Pologne russe, en 1857. Son père, révolté contre la tyrannie russe, avait été jugé après l'insurrection de 1863, et exilé dans le nord de la Russie. Le petit Conrad fut élevé dans l'admiration de la langue et de la culture françaises ; son père avait traduit les romans de Victor Hugo. Après la mort de son père et de sa mère, Conrad eut la pensée de se faire marin et de venir en France. Il débarque à Marseille, à 17 ans, et monte quelque temps un bateau qui faisait le service du château d'If. A 21 ans, il passe en Angleterre. Il apprend la langue des pêcheurs de la mer du Nord, prépare des examens pour la marine marchande, obtient le brevet désiré, se fait naturaliser. Pendant 20 ans, sa vie se passe sur les mers. Il fut un excellent officier de marine, voyagea énormément, fit une provision inépuisable de types marins de tout pays et de tout caractère, et aussi de visions marines. Un beau jour, sans raison, il quitta le métier de marin pour voyager au Congo. Il y perdit la santé, revint goutteux, à demi invalide, incapable de retourner en mer. Dès lors il se mit à écrire ; il avait 37 ans. Ses premiers romans le rendirent célèbre : *La Folie Almayer, Le Paria des îles, Le nègre du Narcisse.*

Voici comment il parle de sa méthode de composition :

« Au cours des 23 derniers mois, écrit-il à un ami, j'ai écrit 186.000 mots, dont 130.000 du roman. Je m'assieds douze heures à ma table, je dors six heures et me fais de la bile le reste du temps, sentant l'âge avancer et regardant ceux que j'aime. Pendant ces deux ans, je n'ai pas vu un tableau, pas entendu une note de musique, pas joui un seul moment d'une société humaine et tranquille. Seize mois pour un long roman presque achevé, plus 57.000 mots d'autre travail, ce n'est pas si mal ! Quant à moi, mon cher Jack, j'ai toujours eu l'impression, quand je travaille, d'être impuissant et de sentir ma pensée et ma volonté épuisées ; mais peut-être ces jours sans une ligne, sans un mot, ces jours atroces, ces jours d'agonie font ils partie de ma méthode de travail !... »

Il mourut en 1924, presque subitement, d'une crise cardiaque. La veille encore il avait travaillé tout le jour à sa table.

Conrad est le peintre non de la mer, mais des marins. Tous ses livres se passent sur mer. Il a raconté des histoires dont il avait été témoin ou acteur, et il a rapporté des histoires que d'autres lui avaient transmises. Le plus beau de ses romans est *Lord Jim,* dont voici le thème :

« Un bateau, le *Patna,* chargé de pèlerins, a heurté une épave. Une voie d'eau s'est déclarée. Les officiers indignes, croyant le bateau perdu, l'ont abandonné, en quittant le bord les premiers et en laissant les pèlerins à leur sort. Ils ont violé ainsi le code de la mer. Mais le bateau ne coule pas. L'épave est recueillie par un navire français et les officiers coupables passent devant un tribunal maritime. Le second maître Jim, seul Anglais de bonne souche de cet état-major, ne peut comprendre comment il a manqué à l'honneur. Peut-être tout homme l'eût-il fait comme lui dans de telles circonstances et sous les ordres de mauvais chefs ? Mais il ne peut se pardonner à lui-même. Cette tache sur sa carrière le tourmente. Il passe sa vie à essayer de l'effacer et il finit par mourir par point d'honneur. »

Conrad considère la mer, moins comme un thème à sentiments, que comme une ennemie de l'homme qui doit la combattre. Il décrit la lutte contre la mer. Sa morale est un *pessimisme stoïque.* On raconte de lui que dans un recueil de vers français il avait goûté particulièrement les quatre vers suivants :

Dans l'air froid, balisé par des feux innombrables,
La terre, vaisseau triste au vieux mât pourrissant,
Mène, sans timonier, vers des ports improbables,
Son grand rêve de gloire, obscur et impuissant.

Dans les livres de Conrad, les forces d'anéantissement triomphent souvent. Il est vrai que dans la vie elles finissent toujours par triompher, au moins pour qui ne regarde que la vie présente. Les hommes meurent, les vaisseaux coulent, les civilisations se dégradent et finissent. Conrad donne le beau rôle, dans ses histoires, aux hommes courageux, sans illusion, qui luttent jusqu'au bout. Il ne voit pas au delà du destin terrestre (il est sous ce rapport comme notre Pierre Loti). Ses romans sont décourageants et mélancoliques ; on y lit l'inutilité de l'effort, en même temps que sa beauté : Conrad en effet magnifie le dévouement, la discipline, la fidélité, l'honneur. Il a écrit : « Ceux qui me lisent savent ma conviction profonde que le monde temporel repose sur quelques idées très simples, si simples qu'elles doivent être aussi vieilles que les collines. Il repose entre autres sur l'idée de la fidélité. » Il se rapproche donc de Kipling. Sa philosophie est aristocratique, mais elle ne méprise personne. Il ne croit pas à la phrase ; il est homme d'action ; son style tire tout son charme de sa sobriété, de sa précision, de ce qu'il y a en lui de nerveux et de fort.

VIII

Katherine Mansfield a été aussi une romancière très lue en Angleterre. Elle se nommait Kathlen Beauchamp et était née en Nouvelle-Zélande, le 14 octobre 1888. On devine à travers ses contes sa famille, une famille de coloniaux demeurés très

anglais, une grand'mère positive et énergique, une mère fragile, un père actif et peu pénétrant, une tante encore très jeune et jolie, deux sœurs plus âgées et une autre plus jeune. Elle fut élevée à l'école primaire. On la jugeait paresseuse et lente. Elle essaya très jeune d'écrire. Quand elle eut 13 ans, on l'envoya en Angleterre pour achever sa formation. Au collège, elle fut une solitaire ; elle rêvait. Parfois elle écrivait. Elle comprit dès lors que jamais elle ne pourrait vivre hors de Londres. Quand elle revint au foyer natal, son père était devenu un haut personnage. Mais elle ne songe qu'à Londres ; elle écrit dans son journal : « Londres ! Ecrire ce mot me donne envie de fondre en larmes. Est-ce que ce n'est pas terrible d'aimer tellement quelque chose? Je ne tiens pas du tout au monde, mais Londres, c'est la vie ! »

Elle finit par convaincre son père. En 1908, elle quittait de nouveau la Nouvelle-Zélande pour n'y plus revenir. Elle était férue d'Oscar Wilde, le théoricien de l'art pour l'art.

Conformément à la doctrine du maître, elle voulut acquérir « de l'expérience » et l'on comprend ce que cela veut dire. Elle écrivait plus tard, avec un sentiment de remords très net : « Cela n'a pas été que de l'expérience, mais aussi du gaspillage et de la destruction. » Elle vécut ainsi un absurde roman. Elle imagina qu'elle pourrait rencontrer un homme sans préjugés qui, à la fois, la protégerait et respecterait son droit de vivre en libre artiste. Elle trouva un professeur de chant qui lui parut accepter l'étrange contrat. Elle l'épousa, le trouva grotesque et le quitta au bout de quelques jours. Peu de temps après, sa mère vint la voir. Elle était malade et attendait un enfant qui n'était pas de son mari. Elle partit pour l'Allemagne, afin de se soigner, et écrivit là des croquis cruels et réalistes, où les Allemands étaient pris sur le vif. Cela était intitulé : *Dans une pension allemande*.

Elle revint ensuite à Londres, vécut seule, travailla, jusqu'au jour où elle fit la connaissance d'un jeune écrivain nommé John Midleton Murry. Ils vécurent d'abord côte à côte, puis elle l'épousa. Ils ne gagnaient pas grand'chose ni l'un ni l'autre. Au moment de la guerre, un de ses frères vint de Nouvelle-Zélande ; elle le vit, se rappela mille souvenirs en sa société. Il voulait partir à la guerre. « Je me sens aussi certain de mon retour, disait-il, que je suis certain que ceci est une poire. » Il partit et fut tué tout de suite.

Ce fut le plus grand événement de la vie de sa sœur. Elle se mit à écrire sur sa jeunesse des choses ravissantes de fraîcheur, de mélancolie, d'émotion contenue, qui firent sa réputation. Elle était prise des poumons et vint se soigner en France puis en Suisse. Elle mourut à Fontainebleau, en 1923.

« Des coupes très minces pratiquées dans l'univers féminin et peintes avec un impressionnisme familier », ce serait une première définition de son œuvre. Mais il faut joindre à cela une poésie flottante et comme suggérée plutôt qu'exprimée. C'est un art ravissant et délicat, un peu fragile, mais exquis.

IX

D. H. Lawrence était né en 1885, dans le district minier de Nottingham. Son père était un humble mineur. Sa mère appartenait à la petite bourgeoisie ; elle était fière et très respectée de tous. En vieillissant, le père était devenu menteur, ivrogne, parfois brutal ; la mère rejetait sa tendresse sur les enfants, notamment sur David-Herbert. C'était un garçon sensible et tendre.

Il devait écrire plus tard, dans *Amants et Fils,* la vie inquiète de cette famille, — la sienne, — le retour du père excité par la boisson, le bruit des lourdes bottes de mineur qu'on entendait tomber sur les dalles de la cuisine, les enfants soulevés dans leurs lits, écoutant avec terreur injures et coups pleuvoir sur la mère. Lawrence aima sa mère d'un amour presque trop tendre. Il a décrit volontiers plus tard les dangers de cette relation maladive entre parents et enfants : le drame de la mère qui ne peut comprendre que le bonheur de son enfant soit lié à son amour pour une autre femme.

Lawrence fut boursier à Nottingham, puis instituteur ; il enseigna de 17 à 21 ans dans une école élémentaire. Il passa ensuite à l'Université et devint professeur d'enseignement secondaire. Il perdit sa mère à 27 ans et en resta désespéré. En 1912 il rencontra une Allemande, nommée Frieda von Richthofen, de la fameuse famille des Richthofen. Elle était mariée à un collègue de Lawrence et avait trois enfants ; son mari lui faisait une existence facile et agréable. Mais elle le quitta pour fuir avec Lawrence !

Elle le mena dans sa famille, où il fut accueilli et obtint tous les suffrages. Nous sommes en pleines mœurs païennes ! D'où venait le prestige de Lawrence ? Il est impossible de le dire. Il était brutal et souvent injurieux. Il imposa à Frieda, élevée dans le luxe, de laver le linge, de faire la cuisine, de porter les seaux de toilette. Parfois il la battait ; elle ripostait. Il semble que les femmes aient vu en lui une sorte de primitif, un mélange d'instinct et d'intelligence, de force et de faiblesse, de grandeur géniale et de rudesse fruste. Frieda de son côté était « une femme sans frontières, un morceau de nature. » Elle révéla au puritain Lawrence les joies *(sic)* de l'amour païen et de la libération des instincts. Nous avons compris déjà que ces joies n'étaient pas sans mélange ! Avec Frieda, de terribles querelles : non seulement une lutte d'amants, mais une lutte de classes. Elle critique âprement les manières de Lawrence ; elle est dure. Il lui répond avec brutalité. A part cela, il est heureux avec elle. Pendant la guerre, il fut persécuté à cause d'elle : on les chassa de Cornouailles, où ils s'étaient réfugiés. Ils se retirèrent en Italie. Lawrence visite ensuite l'Australie, où l'appelle une lectrice enthousiaste, Mabel Dodge. Les deux femmes se disputèrent Lawrence ; Frieda l'emporta. Plusieurs romans de Lawrence se rapportent à cette équipée sauvage : *Kangourou, Le*

Serpent à plumes, Matin au Mexique: Lawrence était tuberculeux, il vint se soigner en France, à Bandol, puis au Sana de Vence, où il mourut en 1930, à 45 ans. Il est enterré à Vence.

Il se croyait né pour prêcher un évangile. Mais c'était l'évangile païen de la nature. Ou plutôt, il ne savait pas bien ce que c'était : « Vous me demandez, écrit-il, quel est le message de l'*Arc en-Ciel ?* Je ne le sais pas moi-même, si ce n'est que le vieux monde est fini et nous dégringole dessus et qu'il est aussi inutile pour les hommes de chercher une rédemption par les femmes que pour les femmes de trouver leur accomplissement dans une satisfaction sensuelle. Il faut un monde neuf. » En somme, ce monde neuf, ce serait le retour à la barbarie primitive, à un très vieux monde. Son évangile est celui de l'instinct pur : « Il n'y a pas de fin. La vie et l'amour sont la vie et l'amour, un bouquet de violettes est un bouquet de violettes, et fourrer là dedans une idée de finalité, c'est tout démolir. Vivez et laissez faire. Aimez et laissez aimer. Fleurissez et fanez-vous suivant une courbe naturelle. »

C'est la morale de l'insouciance. L'homme est un animal qui a des idées. Laissons les idées et gardons l'animal !

X

Il ne nous reste que bien peu de place pour parler d'Aldous Huxley, qui est actuellement l'un des écrivains les plus en vue d'Angleterre.

Huxley a eu tout pour lui apparemment. Il est le petit-fils de Gustave Huxley, l'illustre naturaliste évolutionniste. Son père, Léonard, fut professeur de grec à l'Université de Saint-Andrews ; il épousa la petite-fille de Thomas Arnold, l'un des grands éducateurs anglicans du XIXe siècle. De ce mariage naquirent Julian Huxley, biologiste, essayste et poète, et Aldous Huxley. Celui ci a vécu dans le milieu le plus raffiné intellectuellement que l'on puisse concevoir. Il a une culture scientifique très poussée ; il a aussi une culture littéraire très vaste, notamment française. Il a fait les meilleures études, les plus beaux voyages. Il a écrit très jeune. *Contrepoint* est regardé comme un de ses chefs-d'œuvre. Il vient de publier un *Voyage au Mexique*. Il annonce un *Voyage en France*. Il passe la moitié de l'année chez nous, au bord de la Méditerranée. Il est tout jeune encore : 41 ans.

Son premier trait c'est d'être encyclopédique. Il sait tout ; il touche à tout et avec compétence. Il avoue faire de l'*Encyclopédie britannique* sa lecture favorite : « Je ne passe jamais un jour loin de chez moi sans emporter un de ces volumes. C'est le livre des livres. En tournant ses pages, en fouillant ses réserves de faits prodigieusement variés que réunissent les hasards d'un arrangement alphabétique, je me vautre dans mon vice mental. » C'est le défaut de ses romans d'être pleins de digressions encyclopédiques. Mais il corrige ce défaut par son humour. Il est d'autre part un grand artiste en mots. Au point de vue métaphysique, il est naturellement positiviste ; mais en somme il en vient à démonter adroitement tous les systèmes, à les mépriser tous, et il ne se sauve du désespoir que par la poésie et la musique.

Visiblement, cette rapide révision de la littérature anglaise contemporaine nous conduit à cette pensée que la décadence générale de la civilisation est plus avancée que nous ne nous figurons. Il reste la masse moyenne, que le travail quotidien, les soucis de la vie ordinaire, un reste de foi chrétienne préservent des grands abandons. Mais la société est gangrenée par les deux bouts. C'est bien ce que disait Napoléon dans Shaw : la basse classe et la haute classe se ressemblent par l'absence de scrupules. Mais les scrupules, c'est-à-dire les limites reconnues, la moralité, la religion sont la condition même de la grandeur humaine.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Compte rendu Bibliographique

Compte rendu officiel du IXe Congrès eucharistique national : *Angers 1933*. — In-8 de 472 p., avec 43 hors texte et 218 photographies dans le texte, 35 f. (relié 45 f.). — Secrétariat, 12, rue du Vollier, à Angers.

Ce magnifique volume reproduit *in extenso* tous les documents relatifs au Congrès : préparation, compte rendu général, travaux et allocutions.

Le congrès, on le sait, dura du jeudi 6 juillet au dimanche 9. Toute la journée du dimanche fut remplie par d'admirables solennités, qui furent un triomphe pour l'Eucharistie. Les trois jours précédents furent occupés par d'importants travaux (vingt-huit rapports en tout) avec, chaque soir, un discours sur la Sainte Eucharistie : le jeudi soir, de Mgr Grente, *La toute-puissance de Dieu dans l'Eucharistie ;* le vendredi, de Mgr Mignen, *La sagesse de Dieu dans l'Eucharistie ;* le samedi, du P. Janvier, *La miséricorde de Dieu dans l'Eucharistie.*

La reconstitution des cérémonies et la publication des rapports et discours formeraient déjà un monument du plus haut prix. Mais ici s'y ajoutent les peintures reproduites en couleurs et hors texte et d'innombrables illustrations photographiques qui donnent l'illusion de la vie. Mieux qu'une page d'histoire religieuse, le Compte rendu du IXe Congrès eucharistique sera une apologie aussi vivante que moderne de notre sainte religion.

On y trouve la foi chrétienne exposée par nos meilleurs orateurs, l'unité de l'Eglise proclamée par l'union étroite des fidèles et de la hiérarchie catholique, l'action bienfaisante du mystère eucharistique vécue et chantée, en des cérémonies grandioses, par un peuple immense.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 28 augusti 1935.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

LES FOURNEAUX DE CUISINE CHAUFFÉS AUX HUILES LOURDES

Dans cet article, nous examinerons avec nos lecteurs les avantages particuliers que l'huile lourde présente pour le chauffage des fourneaux de cuisine.

Chacun sait que les meilleures conditions de fonctionnement économique d'un chauffage au mazout sont obtenues avec un service d'utilisation intermittent. Un chauffage central à eau chaude ou à vapeur et un service d'eau chaude mettent particulièrement en valeur la souplesse et la facilité de réglage du combustible liquide. De nombreux établissements religieux : couvents, communautés, séminaires et écoles, en ont fait par eux-mêmes l'expérience depuis quelques années ; ils en connaissent donc tous les avantages.

Le chauffage des fourneaux de cuisine demande des variations d'allure encore plus rapides et plus importantes. Au charbon, il est impossible de suivre de près la demande en calories du service. L'inertie calorifique de la masse du combustible en ignition dans le foyer ne permet pas d'augmenter ou de diminuer rapidement l'intensité de la chauffe. Avec l'huile lourde, la seule manœuvre d'un bouton moleté permet d'obtenir des variations instantanées et considérables du chauffage. Ce matériel est extrêmement simple, sûr, et peut être mis entre toutes les mains. En effet, dans la plupart des cas, le personnel qui a à surveiller les feux ne doit pas avoir besoin d'une compétence particulière pour ce travail. D'ailleurs, le contrôle de l'opération est toujours facile, puisque le seul examen de la flamme permet de savoir si le débit est suffisant ou insuffisant. Un aide de cuisine pourra aisément en assurer la conduite.

Les principaux avantages à retenir sont les suivants :

1°) réduction du temps de travail à l'allumage et à l'entretien du feu ; d'où également économie notable sur le combustible,

2°) réduction des réparations aux foyers, paraboles, plaques,

3°) réduction du temps passé au nettoyage des ustensiles, la cuisson à feu nu étant supprimée,

4°) prolongation de la durée des casseroles, torchons ; moindre consommation en produits d'entretien,

5°) réduction de l'espace occupé par le charbon et utilisation des caves pour une autre fin.

La réduction du temps d'allumage est considérable : l'allumage et la mise en température d'un fourneau de 200 couverts exige la présence d'un aide de 7 h. à 9 h. lorsque l'on chauffe au charbon ; au mazout, en 1/2 heure au maximum le chauffage sera réalisé.

Pendant les heures creuses de la journée, on pourra arrêter sans crainte la chauffe, puisque le réallumage est très rapide.

On conçoit les économies auxquelles on peut arriver avec une conduite judicieuse du fourneau ; cette économie dans de nombreux cas atteint et dépasse même 30 % de la dépense de charbon.

Le réglage parfait de la flamme suivant les dimensions du foyer, la protection des parois sensibles par des briques de forme, suppriment les réparations des paraboles, plaques et grilles, si fréquentes avec l'emploi du charbon

Le fait d'avoir une flamme très chaude dans une enceinte légèrement garnie en réfractaire donne toujours aux plaques un chauffage très intense. Il n'y a plus nécessité de mettre les ustensiles à feu nu ; la chaleur, uniformément répartie depuis le centre jusqu'au bord des plaques chauffantes, permet de trouver des températures échelonnées pour toutes les cuissons.

Les casseroles, poêles, marmites, auront de ce fait une durée plus longue ; les torchons et les ingrédients de nettoyage seront également épargnés.

Dans certains cas, on se trouve en présence de difficultés très importantes pour l'emmagasinement du charbon ; l'espace manque souvent pour avoir ce combustible près de la cuisine. On sait quels ennuis et quelles saletés produisent les manutentions répétées de charbon, et le temps perdu aussi bien pour l'approvisionnement que pour le nettoyage.

En outre, le mazout permet d'avoir avec la cuisinière de l'eau toujours chaude dans un petit ballon ; cette eau alimentera économiquement les plonges, tables chaudes, etc.

D'autre part, pour les grands établissements, les marmites à légumes, les friteuses, trouveront dans l'huile lourde un système de chauffage rapide, propre et économique.

Le nombre d'installations de cuisines au mazout est déjà considérable ; un grand nombre d'hôtels, de restaurants, de lycées et collèges ont adopté le combustible liquide après l'avoir utilisé pour leur chauffage central.

On peut affirmer que les brûleurs pour la cuisine sont à l'heure actuelle arrivés à un degré de perfectionnement comparable à celui des brûleurs de chauffage central ; ils sont aussi sûrs et aussi agréables à conduire.

Nous ne saurions mieux faire que de conseiller à nos lecteurs de s'adresser à des spécialistes pour se documenter et connaître d'une façon tout à fait précise le matériel utilisé pour ce genre de chauffage

Le Service Technique Utilisations de la Société Anonyme des Pétroles Jupiter, 42, rue Washington, à Paris, téléphone Elysées 99 10 et 90 10, est mis gracieusement et sans engagement de leur part à leur disposition pour toutes études, devis, renseignements qu'ils pourraient désirer.

POUR LE CHAUFFAGE
DES CHAUDIÈRES
DES CALORIFÈRES
DES FOURNEAUX DE CUISINE

LES MAZOUTS
SHELL

PROPRETÉ
CONFORT
SOUPLESSE
ECONOMIE

Consultez la Société Anonyme des PÉTROLES JUPITER, 42, rue Washington — PARIS 8e
R. C. Seine 29.622 — Capital : 525 Millions de Francs
qui donnera gracieusement et sans engagement tous les renseignements nécessaires.

prises avec les missionnaires, ces admirables Oblats de Marie-Immaculée dont nous connaissons le dur labeur. Cette étoile qui brille au milieu de l'immensité blanche, c'est dans l'âme d'un trappeur qu'elle s'allumera ; et de cette âme de criminel elle fera, comme par miracle, l'âme d'un Oblat.

Dans le second volume, nous sommes à bord du *Titanic*. On assiste au naufrage, puis au sauvetage dramatique d'un enfant au berceau, qui deviendra plus tard, après des aventures extraordinaires, le propre sauveur de ceux qui l'ont « sauvé des flots » et qui se trouvent à leur tour en péril sur les bords de l'Amazone. Rencontres et reconnaissances pathétiques à souhait. Le tout dans une atmosphère délicieusement optimiste.

GOUTTE GUÉRISON RAPIDE des ACCÈS de GOUTTE par la

LIQUEUR LAVILLE

Spécifique universellement employé depuis un demi-siècle.

SOMAR & Cie, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS

BAS DE COTON

pour prêtres. Echant. sans frais sur demande à

DEBORGHER

185, rue du Halot, TOURCOING.

Indiquer pointure en chaussures.

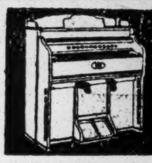
UNE OCCASION A VENDRE un appareil de cinéma muet, en très bon état, avec son pick-up excellent. C'est un appareil Pathé-Rural. — S'adresser à M. l'Abbé DUCROQ, curé de Montières-les-Amiens (Somme).

Remise spéciale à MM. les Ecclésiastiques se recommandant de l'*Ami du Clergé*.

FACILITÉS DE PAIEMENT SUR DEMANDE

A L'EXPOSITION de BRUXELLES

Les **Etablissements Chatelain** viennent d'obtenir un Grand Prix pour leurs produits universellement connus : l'**Urodonal**, le **Jubol**, le **Globéol**, la **Cyraldose**, le **Digéronal**, le **Pagéol**, la **Fandorine**, la **Sinubérase**, l'**Ultragadol**, etc. Déjà titulaire de 21 Grands Prix, cette firme renommée reçoit là une récompense bien méritée.



ETABLISSEMENTS
E.A. ROETHINGER
ORGUES-HARMONIUMS
STRASBOURG

LA HERNIE

n'est plus une infirmité

depuis qu'un nouveau mode de contention vraiment ingénieux et pratique a été offert à ceux qui en sont atteints. Tous les intéressés savent que, sauf l'opération, il n'existe aucun autre moyen de se défendre contre ce mal que le port d'un bandage. Mais les anciens appareils étaient munis de pelotes dont le volume était proportionné à celui de la tumeur, et qui occasionnaient une gène plus grande que le mal lui-même. L'invention du bandage élastique par le Dr L. BARRÈRE avait déjà réalisé un grand progrès, mais les derniers perfectionnements apportés à sa méthode ont permis de supprimer cet accessoire cru indispensable. Le NEO BARRÈRE ne comporte aucune pelote, il maintient cependant toutes les hernies réductibles quelque soit leur volume, exactement comme la main posée à plat sur l'orifice. C'est une véritable révolution dans l'art herniaire dont des milliers de hernieux ont déjà éprouvé les bienfaits. La preuve irréfutable en est donnée sur le champ car l'essai du NÉO BARRÈRE est toujours gratuit et sans engagement. Il suffit de s'adresser aux Etablissements du Dr L. BARRERE, 3, Boul. du Palais, Paris, qui vous feront parvenir discrètement tous les renseignements nécessaires et les adresses des 150 dépositaires, exclusifs de la méthode BARRERE, médecins, pharmaciens ou bandagistes, installés en France et à l'Étranger.

Matériel pour les INSTALLATIONS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

LAMPES FLAMME SPÉCIALES à FAIBLE CONSOMMATION

Renseignements gratuits

Appareillage Electrique LEWIS,

181, rue Lafayette, PARIS (Xe).

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIÉNIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

TETRA — MARQUE DÉPOSÉE

Exigez la marque

TETRA

Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8e).

ENCENS VATICANUM

AGENCE FRANÇAISE OLIBANUM, 8, RUE DE TOURNON - PARIS

En grains : 12 francs le kilog.
En poudre : 13 francs le kilog.
Frais d'envoi à la charge de l'acheteur.
Paiement comptant à la commande ou après réception.

Autels — Chaires
Fonts, etc.
Marbre — Pierre
Terre cuite
Bois.

MARBRERIE RELIGIEUSE

F. D. MONNA

TOULOUSE : 23, Rue St-Etienne. Télép. 201.06.
Succ. { BORDEAUX : 8, Rue St-James.
LOURDES : 124, Rue de la Grotte. Télép. 429.

Manufacture de statues
stuc, carton romain,
terre cuite.
Sculpture : toutes
matières.

PARATONNERRES
à petites tiges et à ruban de cuivre suivant principe de la cage de Faraday
Breveté S. G. D. G. —— Plusieurs milliers de références
CH. MILDÉ FILS & Cie, 60 rue Desrenaudes, Tél. Carnot 91-01. PARIS | ÉLECTRICITÉ - CHAUFFAGE - T. S. F.

LOURDES — VILLA SOULAGNET — 22, Route de Pau, 5 m. Grotte.
Maison recom. au Clergé. Prix spéciaux pr groupes. Confort.

Si vous désirez équiper
vos cloches
électriquement,
une adresse :
SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH - Ing. Constr. - METZ
265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

SAVON A LAVER EXTRA PUR 72 %
LESSIVE POUR BUANDERIES
SAVON EN COPEAUX pour machines à laver
"MOUS'SLAVE"
produit remettant à neuf tous les
LAINAGES — DRAPS — noirs ou couleurs.
Est l'auxiliaire précieux des Economes, Lingères et Garde-Robes des Communautés.
"MOUS'SLAVE"
est la Jouvence des vêtements.
Prix et échantillons gratuits sur demande.
SAVONNERIE DU MIROIR
SAINT-BARNABÉ -- MARSEILLE.

A. REVET Maître ivoirier-sculpteur
2, rue de Franche-Comté, PARIS 3e.
Métro : République. — Telép. Arch. 50-05.
CHRISTS en ivoire véritable, et CHRISTS en buis exécutés dans son atelier par lui-même et ses artisans. Copie d'ancien et modèles classiques.
Réparations de tous objets en ivoire.

DECORS POUR ARTIFICES - ILLUMINATIONS DRAPEAUX - GUIRLANDES INSIGNES
MASQUES POSTICHES GRIMES THEATRES & FETES
Etabts André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).
Tarif no 1 sur demande.

VINS DE MESSE, Abbaye St-Michel de Frigolet
CAVES DES PRÉMONTRÉS
Nouveaux prix en baisse, demander prix courant.
Ecrire : M. YVRARD, 4, Quai Vauban, SÈTE (Hérault).

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
GEORGES JANIN
Artiste-Peintre-Verrier • Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger
Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835
12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)
ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE
Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

Arthritiques
pour préparer votre EAU ALCALINE
n'employez que le
SEL VICHY-ETAT
qui lessive les REINS, l'ESTOMAC et l'INTESTIN
et élimine l'ACIDE URIQUE
un sachet pour 1 litre d'eau
Le paquet de 3 sachets 1.05
Toutes Pharmacies

DUPLICATEUR SECAM, 48, rue Taitbout, PARIS.
7 modèles — du plus petit au grand — un type exactement adapté à vos besoins. Faites des économies en consultant SECAM pour toutes vos fournitures en lui indiquant votre marque d'appareil.